

## **AVERTISSEMENT**

**Ce texte a été téléchargé depuis le site  
<http://www.leproscenium.com>**

**Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).**

**Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe. Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori. Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.**

**Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.**

**Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.**

# *Vive le roi !*

*Comédie en trois actes*

*de*

*Charles ISTACE*

*Version*

*Version avec 4 hommes et 6 femmes*

**Les droits de représentations sont à demander à :**

**S.A.B.A.M.**

Rue d'Arlon 75-77 à B – 1014 BRUXELLES

Tél de Belgique : 02/286 82 73

Tél de l'étranger : 00/32/2/286 82 73

E-mail : [info@sabam.be](mailto:info@sabam.be)

**Personnages**  
**(par ordre d'entrée en scène)**

**Yvonne Crespin** : épouse d'Antoine.

**Antoine Crespin** : mari d'Yvonne.

**La voisine** : Valentine Couchouron, démonstratrice d'appareils électroménagers.

**La conseillère ministérielle\*** : Murielle de Baty.

**Lola** : escort-girl.

**Le ministre.**

**Le roi** Aboutamoukère 1<sup>er</sup> : souverain du Baloutjistan.

**Moktar** : garde du corps du roi. (*Il reste muet durant les trois actes.*)

**Les deux épouses du roi** : Indhira, Jasmina.

**Le chauffeur** : *fait une très brève apparition sans dire la moindre réplique.*

*Cette pièce a fait l'objet d'une adaptation dans laquelle les épouses du roi sont remplacées par un émissaire masculin.*

*Vous pouvez vous procurer cette version en contactant l'auteur, Charles ISTACE au 00/32/63/22 27 86 ou par mail : [ch.istace@skynet.be](mailto:ch.istace@skynet.be)*

*\* Ce rôle peut également revenir à un homme.*

*Cette pièce a été interprétée pour la première fois en 2005 par le théâtre du Chariot de Waltzing (Belgique)*

*Résumé de la pièce*

*Yvonne et Antoine forment un couple aigri par plusieurs années de vie commune. Leur existence va se trouver totalement bouleversée par l'arrivée d'un roi extravagant qu'ils seront amenés à héberger suite à des circonstances exceptionnelles. Le problème, c'est que ce personnage a une conception de l'amitié, du mariage et de la sexualité très différente de la leur.*

*Nos deux protagonistes arriveront-ils à s'adapter à ce choc des cultures ? Difficilement ! Ils se verront malgré eux entraînés dans une aventure rocambolesque qui les forcera au mensonge et à la duplicité.*

Du même auteur :

- « Un coffre dans le salon » (2001)
- « La chapelière du pape » (2004)
- « L'homo informaticus » (2005)
- « Une affaire de famille » (2006)

*Premier acte*

*Décor : la salle de séjour d'un appartement modeste. Plusieurs portes permettent les allées et venues. L'une d'elle donne vers un hall extérieur, les trois autres mènent respectivement à la cuisine ainsi qu'à deux chambres à coucher.*

*Le rideau s'ouvre sur une dame qui entame une communication téléphonique.*

Yvonne. – Antoine ?... C'est moi ! Dis, j'ai oublié d'inscrire les choux de Bruxelles sur la liste. Achètes-les si tu veux bien ! .... Allô ! J'entends mal... Tu peux répéter ?...C'est trop tard ? Pourquoi, c'est trop tard ?

*Un homme ouvre la porter d'entrée. Il tient dans une main un téléphone portable et dans l'autre plusieurs sachets de commissions. Yvonne, qui lui tourne le dos, ne l'a pas remarqué.*

Antoine, *qui parle dans son portable*. - Tu veux savoir pourquoi c'est trop tard ?

Yvonne. – Ah ! Maintenant, je t'entends parfaitement. J'ai même l'impression que tu te trouves à côté de moi !

Antoine. – Ben voyons !

Yvonne, *surprise de découvrir son mari dans la pièce*. – Antoine ! Tu es déjà de retour ?

Antoine, – Débarrasse-moi, veux-tu ? (*Yvonne s'exécute.*) Les choux de Bruxelles, ce sera pour la prochaine fois !

Yvonne. – Dis-donc, tu as dévalisé le magasin, ma parole !

Antoine. – Je te signale que c'est toi qui as fait la liste des commissions.

Yvonne. – Pour combien en a-t-on ?

Antoine, *qui lit le ticket de caisse*. – 276 euros 45 cents.

Yvonne. – Tout ça ?... C'est fou ce que les prix augmentent.

Antoine, *qui déroule la liste des commissions*. – C'est surtout nous qui achetons de plus en plus !

Yvonne. – Et les œufs ? Tu ne les as pas oubliés, les oeufs ?

Antoine, *sort d'un sachet une boîte en carton contenant les œufs*. – Les voilà, tes oeufs !

*Antoine laisse malencontreusement tomber la boîte.*

Yvonne. – Oh ! Comment peut-on être aussi maladroit !

Antoine, *qui vérifie*. – Ce n'est rien. Ils ne sont pas cassés !... (*Il vérifie mieux.*) Ah si ! il y en a tout de même un !

Yvonne. – Un œuf destiné à madame Bourienne, je te signale.

Antoine. – Ah ! parce qu'en plus, tu m'envoies faire les courses pour les habitants de l'immeuble, maintenant !

Yvonne. – A propos d'habitants... Devine qui est venue ici pendant ton absence ?

Antoine. – La voisine du dessus, je parie !

Yvonne. – Gagné ! Mademoiselle Couchouron en personne !

Antoine. – Ca fait bien la dixième fois qu'elle débarque chez nous à l'improviste.

Yvonne. – Je te prie de croire que j'ai eu toutes les peines du monde à m'en défaire.

Antoine. – Cette enquiquineuse voulait sûrement te vendre sa camelote, comme d'habitude ?

Yvonne. – Elle venait me faire la démonstration d'un robot ménager.

Antoine. – Ben voyons ! Demain, ce sera sans doute un four à micro-ondes et après-demain, une friteuse électrique ? La prochaine fois qu'elle remet les pieds ici, je te garantis que je la fous dehors.

Yvonne. – Bon ! Je monte chez madame Bourienne ! (*Elle prend la boîte contenant les œufs.*) C'est malin, il va falloir lui donner un de nos œufs de ferme, maintenant.

*Yvonne se rend à la cuisine.*

Antoine, *agacé*. – Pas la peine d'en faire un plat. On est pas à un œuf près. (*Se parlant à lui-même.*) Voilà ce que c'est de rendre service !

*Yvonne revient.*

Yvonne. – Vérifie le ticket de caisse ! 276 euros, ça me semble beaucoup !

*Yvonne sort par la porte d'entrée.*

Antoine, *seul*. – Compte là-dessus ! Non, mais qu'est-ce qu'elle s'imagine ? Je ne suis pas comptable, moi !

Yvonne, *qui entrouvre la porte d'entrée*. – Tu penseras aussi à ranger les sachets. Ca fait désordre.

Antoine, *agacé*. – Oui ! (Yvonne *repart*.)... Elle veut que je vérifie ! Eh bien, je vais vérifier ! ... ( *Pour la forme, il passe rapidement la souche en revue, sans prendre le temps de calculer.*) 276 euros 45 cents: le compte est bon !

Yvonne, *qui entrouvre une nouvelle fois la porte d'entrée*. – Surtout n'oublie pas de déposer les surgelés dans le congélateur !

*Yvonne repart. Antoine demeure silencieux. Il s'attend à ce que sa femme réapparaisse une nouvelle fois.*

Antoine. - Un, deux, trois... Pas Possible, elle est partie !... Ah ! Comme c'est bon d'entendre le silence... C'est si rare ! ( *Il se lève.*) Allez ! Les surgelés, à présent... ( *tout en regroupant les denrées destinées au congélateur, il s'aperçoit qu'un carton contenant des bâtonnets de poisson est dégelé. Il presse le tout dans sa main et en extrait du liquide qui s'écoule sur le sol.*) Beek !... Tant pis, on en fera de la terrine !

*Antoine transporte les produits surgelés à la cuisine. Soudain, la sonnerie de la porte d'entrée retentit. Antoine va ouvrir.*

Antoine. – Voilà ! Voilà ! J'arrive.

*Une dame dans le genre vieille fille se présente. Elle tient un appareil qui ressemble à un aspirateur.*

La voisine. – Bonjours, monsieur Crespin !

Antoine. – Mademoiselle Couchouron ! Encore vous ?

*La dame s'impose bien qu'Antoine tente de la retenir.*

La voisine. – Je viens vous faire une démonstration qui va vous époustoufler.

Antoine. – Mademoiselle, vos démonstrations ne nous intéressent pas !

La voisine. – Connaissez-vous le nettoyeur de tapis « Virgin » ?

Antoine. – Non et je ne tiens pas à le connaître. Sortez d'ici, je vous prie !

La voisine. – Le Virgin est un appareil révolutionnaire qui injecte le liquide de nettoyage en profondeur dans le tapis avant de l'aspirer. Vous allez voir, le résultat est remarquable !

*La voisine commence à préparer son matériel mais Antoine l'empêche de continuer.*

Antoine. – Rentrez chez vous !

La voisine. – Laissez-moi au moins vous montrer.

Antoine, *qui saisit la voisine par le bras.* – Maintenant, ça suffit ! Dehors !

La voisine. – Enfin ! Ecoutez-moi !...

*Antoine sort la voisine de force puis ferme la porte d'entrée en la claquant.*

Antoine. – Ah ! Quel pot de colle ! Je n'ai que faire d'un nettoyeur de tapis, moi !

*La sonnerie de la porte d'entrée retentit de nouveau.*

Antoine. – Encore ! Cette fois, je sens que je vais faire un malheur ! (*Il ouvre sèchement la porte d'entrée.*) Dégagez ! (*Il se trouve nez à nez avec une autre dame à l'aspect nettement plus distingué.*) Oh ! Excusez-moi. Je vous avais prise pour quelqu'un d'autre !

La conseillère. – Monsieur Antoine Crespin ?

Antoine. – C'est moi-même.

La conseillère. – Murielle de Baty, conseillère en communication au ministère des affaires étrangères. Puis-je vous parler ?

Antoine. – Certainement. Entrez, je vous en prie !

La conseillère. – Monsieur, je viens vous entretenir d'une affaire importante ! Je dirais même une affaire d'Etat !

Antoine, *surpris.* – Ah !

La conseillère. – Connaissez-vous le Baloutjistan ?

Antoine. – Jamais entendu parlé.

La conseillère. – C'est un petit pays du Moyen-Orient, voisin du Taboulistan.

Antoine. – Ah ! Le Taboulistan, par contre, je connais.

La conseillère. – Vraiment ?

Antoine. – Oui. Un de mes amis agronome travaille là-bas comme coopérant. Même qu'il connaît personnellement le président.

La conseillère. – Le Baloutjistan, lui, n'a pas de président mais un roi, qui arrive en ce moment même dans notre pays.

Antoine. – Ou voulez-vous en venir au juste, madame ?



La conseillère. – Savez-vous ce qu'est un Botocubus, monsieur Crespin ?

Antoine. – Un boto... quoi ?

La conseillère. – Botocubus.

Antoine. – Un animal ?

La conseillère. – Non. Il s'agit d'un arbuste qui ne pousse que dans les terres arides du Baloutjistan. Si je vous parle du Botocubus, c'est parce que les chercheurs de l'institut Pasteur viennent de lui découvrir des vertus curatives exceptionnelles... La malaria, vous connaissez ?

Antoine. – Si je connais ! Un de mes oncles en est mort.

La conseillère. – Et avec lui des millions de personnes.

Antoine. – Je sais, c'est terrible !

La conseillère. – Depuis peu et grâce à nos chercheurs, la science est en mesure de les sauver.

Antoine. – C'est une excellente nouvelle.

La conseillère. – La mise au point du traitement demande une grande quantité de Botocubus que nous ne pouvons obtenir sans l'accord du souverain de Baloutjistan. Or, pour l'instant, malgré notre insistance, Sa Majesté refuse obstinément de nous livrer le précieux végétal.

Antoine. – C'est regrettable, mais je ne vois toujours pas en quoi cette affaire me concerne.

La conseillère. – Vous allez comprendre... Le roi a finalement accepté de venir en France pour négocier. Comme le veut l'usage pour un chef d'état, nous lui avons réservé la grande suite de l'Hôtel Georges V... Le problème, c'est que Sa Majesté ne veut pas d'un hôtel. Elle demande à être hébergée directement chez l'habitant.

Antoine. – Quelle drôle d'idée !

La conseillère. – Nous lui avons bien proposé une chambre à la résidence du premier ministre, mais Sa Majesté lui préfère la maison d'un aborigène ordinaire. Elle a fort insisté sur le mot « ordinaire » !

Antoine, *hilare*. – J'imagine d'ici la tête du type qui verra débarquer chez lui le roi du Baloutjistan.

La conseillère. – Nous avons interrogé l'ordinateur du ministère de l'intérieur afin qu'il nous indique le citoyen le plus ordinaire de France et c'est le nom d'un habitant de Carcassonne qui est sorti.

Antoine, *hilare*. – Le pauvre !

La conseillère. – Hélas, l'heureux élu vient de tomber malade. Nous avons alors ré-interrogé l'ordinateur qui nous a sorti un nouveau nom.

Antoine, *qui commence à comprendre*. – Aïe ! Cette fois-ci, je vous vois venir !

La conseillère. – C'est le vôtre qui est apparu sur l'écran.

Antoine, *stupéfait*. – Je m'en doutais.

La conseillère, *solennelle*. – Monsieur Crespin, c'est à vous qu'échoit l'honneur d'accueillir Sa Majesté le roi du Baloutjistan.

Antoine. – C'est une blague ? J'y suis... C'est une caméra cachée... (*Il fouille la pièce du regard.*) ... Où est-elle ? ...

La conseillère, *sévère*. – Monsieur, je suis peu portée à la plaisanterie.

Antoine. – Alors, comme ça, c'est vrai ?

La conseillère. – Absolument !

Antoine. – Comment se fait-il que vous m'ayez choisi alors que vous ne me connaissez même pas ?

La conseillère. – Nous avons pris nos renseignements.

Antoine. – Quel genre de renseignements ?

La conseillère. – Attendez, que je prenne ma fiche... (*Elle lit ses notes.*) Nous savons que vous êtes fonctionnaire.

Antoine. – Exact.

La conseillère. – Vous travaillez comme sous-chef de bureau à la sous-section de la division sous-régionale du service d'aménagement du territoire.

Antoine. – Parfaitement.

La conseillère. – Ce qui fait de vous un obscur gagne-petit !

Antoine, *désabusé*. – Taisez-vous ! Ca me fait râler d'avoir un salaire aussi minable avec autant de « sous ».

La conseillère. – Nous savons également que vous été militaire. Les tests que vous avez passés lors de votre incorporation vous attribuent un quotient intellectuel de cent.

Antoine. – Je l'ignorais.

La conseillère. – Votre résultat vous situe exactement dans la moyenne. C'est-à-dire que vous n'êtes ni foncièrement bête, ni vraiment intelligent.

Antoine. – Vous voulez dire que je suis moyen !

La conseillère. – Très moyen.

Antoine, *vexé*. – Le roi des péquenauds, quoi !

La conseillère. – Je n'ai pas dit cela.

Antoine. – Oui, mais vous le pensez.

La conseillère. – Je ne me permettrais pas de dénigrer le sujet le plus représentatif de la nation.

Antoine. – Que savez-vous d'autre à mon propos ?

La conseillère. – Vous mesurez un mètre septante-six. C'est-à-dire que vous n'êtes ni grand ni petit.

Antoine. – Je ne me plains pas.

La conseillère. – En plus, vous n'êtes ni gros ni maigre, et, pour autant que je puisse en juger d'un point de vue esthétique, vous ne paraissez ni vraiment attirant ni franchement répugnant.

Antoine. – En somme, je ne suis rien du tout !

La conseillère. – Vous êtes... comment dirais-je : insignifiant. Oui, c'est cela : insignifiant !

Antoine, *se parlant à lui-même*. – Elle commence à me pomper l'air, celle-là !

La conseillère. – Monsieur Crespin, vous êtes bien marié, n'est-ce pas ?

Antoine. – Marié, oui !... Bien marié, c'est autre chose !

La conseillère. – Si l'on tient pour vraisemblable le dicton « Qui se ressemble s'assemble », vous avez certainement jeté votre dévolu sur une femme à votre image ?

Antoine. – Que voulez-vous dire ?

La conseillère. – Son intelligence, par exemple, doit être comparable à la vôtre.

Antoine. – Par bonheur, personne ne lui a jamais calculé son Q.I.

La conseillère. – C'est regrettable.

Antoine. – Moi, j'estime que ça vaut mieux ainsi.

La conseillère. – Je reconnais bien en vous le Français moyen qui déteste avoir une femme plus intelligente que lui.

Antoine. – Moi, je dis cela uniquement pour lui éviter des désillusions.

La conseillère. – Depuis combien de temps êtes-vous marié ?

Antoine. – Douze ans !

La conseillère. – D'après les statistiques, vous devriez faire l'amour 7,22 fois par mois !

Antoine. – Au début de notre mariage, on y arrivait largement... Mais c'est la décimale qui me gêne !

La conseillère. – Il s'agit d'une moyenne.

Antoine. – Je dis ça, parce que ma femme et moi on ne faisait jamais les choses à moitié, vous comprenez ? Quand on commençait, on allait toujours jusqu'au bout.

La conseillère. – Vous parlez à l'imparfait ?

Antoine. – C'est que...depuis quelques années notre moyenne s'approche du zéro pointé.

La conseillère. – Monsieur, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer : votre couple divorcera dans deux ans.

Antoine. – Pas possible !

La conseillère. – Quatorze ans est un stade fatidique pour des époux.

Antoine. – Notez que l'idée du divorce m'a déjà trotté dans la tête.

La conseillère. – Ah ! Ah ! Les prémices s'annoncent !

Antoine. – Ca m'est venu tout à l'heure, à cause d'une histoire d'œuf cassé... Mais ce serait trop long à vous expliquer.

La conseillère. – Est-il indiscret de vous demander où vous avez rencontré votre épouse ?

Antoine. – Au bal des pompiers du département !

La conseillère. – L'endroit rêver pour un citoyen ordinaire de rencontrer une citoyenne tout aussi ordinaire !

Antoine. – Elle était mignonne, à l'époque ! Mais ça n'a pas duré... Je dis toujours que ma femme ressemble à un soufflé.

La conseillère. – Un soufflé ?

Antoine. – Oui. C'est appétissant quand on le présente à table, mais faut se dépêcher de consommer parce que ça retombe très vite.

La conseillère. – Oh ! Ce n'est guère flatteur pour votre épouse. Pouvez-vous me dire où vous passez vos vacances ?

Antoine. – Certainement. Chaque été, je me rends dans ma caravane au camping des Mures à Sainte-Maxime.

La conseillère, *réjouie*. – Au camping ! L'endroit populeux par excellence... Monsieur Crespin, maintenant que je vous connais mieux, je suis convaincue que vous êtes bien l'homme de la situation.

Antoine. – Si vous le dites.

La conseillère. – Préparez-vous à accueillir le roi du Baloutjistan.

Antoine. – Je suis un peu gêné de recevoir chez moi un hôte aussi prestigieux.

La conseillère. – Oh ! il ne faut pas !

Antoine. – Comme vous le voyez, ce n'est pas Byzance, ici.

La conseillère. – Justement, ce lieu doit paraître le plus modeste possible.

Antoine. – Vous m'excuserez mais je dois faire un peu de rangement.

La conseillère. – Il n'en est pas question !

Antoine, *qui s'apprête à déplacer les sachets de commissions*. – Laissez-moi au moins enlever les commissions.

La conseillère. – Surtout pas. Mettez-les plutôt bien en vue pour que ça fasse plus médiocre.

Antoine, *vexé*. – Non, mais dites-donc !

La conseillère. – Je dis cela uniquement pour satisfaire les aspirations de Sa Majesté !

Antoine. – Au fait, comment est-il, ce roi ?

La conseillère. – Vous verrez, il s'agit d'un personnage extravagant, une sorte de pacha aux mœurs très particulières qui, du reste, parle assez bien notre langue.

Antoine. – Qu'entendez-vous par « mœurs très particulières » ?

La conseillère. – Je veux dire par là que Sa Majesté est un grand amateur des plaisirs de la chair.

Antoine, *qui arbore un sourire coquin*. – Ah ! Ah ! Son épouse ne doit pas s'ennuyer.

La conseillère. – Mettez « épouse » au pluriel. Le roi en possède treize !

Antoine. – Treize ?... Alors, c'est lui qui ne doit pas s'ennuyer !

La conseillère. – Au Baloutjistan, les hommes ont la réputation d’avoir le sang chaud. La concupiscence s’érige là-bas en véritable sport national.

Antoine. – C’est inquiétant, ce que vous dites là !

La conseillère. – Pourquoi donc ?

Antoine. – Ce type pourrait s’intéresser à ma femme.

La conseillère. – Et alors ? Ce serait la meilleure chose qui puisse arriver.

Antoine, *outré*. – Qu’est-ce qui vous prend de dire ça ?

La conseillère. – Réfléchissez ! Une étreinte corporelle mettrait Sa Majesté dans d’excellentes dispositions d’esprit pour négocier la cession des Botocubus.

Antoine. – Je vous préviens !... Si cet énergumène s’avise de draguer ma femme, il trouvera à qui parler.

La conseillère. – Il ne la draguera pas ! Qu’allez-vous imaginer, là ?

Antoine. – Ah bon ! J’avais cru comprendre que...

La conseillère. – Sa Majesté n’entreprendra votre épouse que lorsque vous l’y aurez invitée.

Antoine. – Attendez ! Vous n’imaginez tout de même pas que je vais jeter mon Yvonne dans les bras de ce détraqué ?

La conseillère. – C’est la coutume au Baloutjistan.

Antoine. – On est pas au Baloutjistan !

La conseillère. – Peut-être, mais le roi, lui, en vient.

Antoine, *sèchement*. – Ici, un mari digne de ce nom ne prête jamais son épouse et si un homme a des vues sur la femme d’un autre, il se l’envoie en l’air en cachette, sans attendre que le mari l’y invite... En France au moins nous sommes civilisés !

La conseillère. – Monsieur Crespin, je vous sens contrarié.

Antoine. – Il y a de quoi. Vous amenez chez moi un roi qui débarque de je ne sais où et vous me demandez en plus de lui proposer de lutiner mon épouse !... Il y a tout de même des limites à l’hospitalité.

La conseillère. – Ne vous emportez pas !

Antoine. – Au fait ! Comment s’appelle-t-il, ce roi ?

La conseillère. – Aboultamoukère 1<sup>er</sup>.

Antoine. – Avec un nom pareil, ça promet !... De toute façon, vous devez bien penser que ma femme ne se laissera jamais faire.

La conseillère. – Attendez, il y a un malentendu ! Madame Crespin ne sera en rien concernée.

Antoine. – Je ne vous suis plus, là !

La conseillère. – Loin de moi l'idée de contraindre votre épouse légitime à l'adultère !

Antoine. – De qui parliez-vous, alors ?

La conseillère. – D'une partenaire de substitution, bien entendu.

Antoine, *dont le visage s'éclaire*. – Ah ! Si vous me proposez une nouvelle compagne, ça change tout.

La conseillère. – Alors, vous acceptez ?

Antoine, *enthousiaste*. – Tout à fait. Moi, je suis pour la nouveauté... pour autant que chacun y trouve son compte, bien entendu !

La conseillère. – Vous ne serez pas déçu, monsieur Crespin. J'ai fait appel à une escort-girl de qualité.

Antoine. – Excellente idée ! Quand arrive-t-elle ?

*Madame de Baty introduit une femme pulpeuse, vêtue d'une manière affriolante.*

La conseillère. – Je vous présente Lola !

Lola, *qui adopte une posture lascive*. – Hello !

La conseillère. – Vous plaît-elle ?

Antoine, *qui déshabille Lola du regard*. – Elle me convient parfaitement.

La conseillère. – Je n'ai pas le plaisir de connaître madame votre épouse, mais il m'étonnerait que vous perdiez au change.

Antoine. – Oh ! Il n'y a pas photo. Ma femme a nettement moins de ... Enfin, je veux dire que mademoiselle a bien plus de... Vous voyez ce que je veux dire ?

La conseillère. – Tout à fait. Alors, monsieur Crespin, êtes-vous disposé à considérer mademoiselle comme étant votre épouse ?

Antoine. – Tout à fait !... Quand est-ce qu'on commence ?

Lola. – Quand tu voudras, mon chou ?

Antoine, *à la conseillère.* – Vous avez entendu ? Elle m’a appelé « mon chou » !

La conseillère. – Eh bien, répondez-lui !

Antoine, *timidement.* – Hum ! Ravi de faire votre connaissance, mademoiselle.

La conseillère. – Je vous en prie ! Mettez moins de distance. N’oubliez pas que vous parlez à votre femme.

Antoine. – Je sais, mais il faut que je m’habitue.

La conseillère. – Et puis, le « mademoiselle » n’est pas de mise.

Antoine. – Comment dois-je l’appeler ?

La conseillère. – « Yvonne » tout simplement.

Antoine. – Mais c’est le nom de ma femme !

La conseillère. – Justement. Le roi a été renseigné sur vos prénoms respectifs. Vous devez donc l’appeler « Yvonne ».

Antoine. – Malheureusement, il y a un hic !

La conseillère. – Quoi donc ?

Antoine. – Je vous l’ai dit. Ma femme n’acceptera jamais d’entrer dans la combine.

Lola. – Je suis prête à accepter tout ce que tu veux, Antoine.

Antoine. – Non, je parle de mon vrai cinquante pour-cent qui se farcira une jaunisse quand elle apprendra nos manigances.

La conseillère. – Ne vous inquiétez pas, je trouverai les mots pour lui faire comprendre.

Antoine. – Vous n’y êtes pas encore, c’est moi qui vous le dit... (*Il entend les pas de sa femme.*) Attention ! La voilà justement qui rentre.

*Yvonne revient.*

Yvonne. – Tiens ! Il y a du monde, à ce que je vois.

Antoine. – Yvonne, je te présente madame de Baty qui est conseillère ministérielle.

La conseillère, *qui salue Yvonne.* – Madame !

Antoine, *présentant l’escort-girl.* – Hum! ...mademoiselle Lola.

Yvonne. – Une collaboratrice de Madame, je présume !



Antoine, *troublé par la question*. – Euh ! Oui... en quelque sorte.

Yvonne, *remarquant les mines crispées*. – Vous en tirez des têtes !... Il est arrivé quelque chose ?

La conseillère. – Madame, j'ai une nouvelle importante à vous annoncer.

Antoine. – Assieds-toi ! Tu n'en reviendras pas.

Yvonne. – On a gagné au Lotto ?

Antoine. – Pas du tout ! Yvonne, nous allons avoir droit à une visite royale.

Yvonne. – Un roi va venir ici ?

La conseillère. – Celui du Baloutjistan, madame.

Yvonne. – Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

La conseillère. – Le roi vient négocier la vente d'un arbuste dont la sève permet de guérir la malaria. C'est dire l'importance de l'événement.

Yvonne. – Je comprends, mais pourquoi devons-nous l'accueillir chez nous ?

La conseillère. – Parce que Sa Majesté tient à être hébergée par une famille ordinaire.

Yvonne. – Quelle drôle d'idée !

La conseillère. – J'espère que vous ne voyez aucun inconvénient à cette visite impromptue ?

Yvonne. – Si cela peut servir la médecine, je n'y trouve rien à redire !

Antoine. – Il y a encore une chose que tu dois savoir, Yvonne !... Dites-lui, madame. Vous expliquez mieux.

La conseillère. – Pour s'attirer les bonnes grâces d'un roi, il est de bon ton de se plier à ses coutumes !

Yvonne. – Cela va de soi.

La conseillère. – Au Baloutjistan, il est d'usage qu'un mari accueille un hôte en mettant son épouse à sa disposition.

Yvonne, *outrée*. – Quoi ? ...Ce sont des barbares, ces gens-là !... (*Elle commence à comprendre*.) Attendez !... Vous n'imaginez quand même pas que je vais me prêter à une telle mascarade ?

La conseillère. – Nous n'avons pas le choix, madame.

Yvonne. – Me prenez-vous pour une Marie couche-toi-là ?

Antoine. – Il ne s'agit pas de toi, ma biche.

Yvonne. – Comment, pas de moi ?

La conseillère, *qui présente l'escort-girl*. – Mademoiselle fera le travail à votre place.

Yvonne. – Antoine, ne me dis pas que tu t'apprêtes à me remplacer par cette créature ?

Antoine. – C'est pour la bonne cause, Yvonne !

Yvonne, *à Antoine*. – Ah ! ça, j'imagine que pour toi, cette poule de luxe est une excellente cause, en effet.

*En entendant l'expression « poule de luxe », Lola manifeste un rictus de mauvaise humeur.*

Antoine, *qui fait semblant d'être affligé*. – Tu es injuste ! L'idée de t'échanger contre mademoiselle m'est un véritable crève-cœur.

Yvonne. – Ecoutez-moi ça !

Antoine. – D'ailleurs, je m'y résous uniquement dans un but philanthropique.

Yvonne. – Si tu mentais mieux, tu serais presque pathétique.

Antoine. – Yvonne, tu connais mon principe : quand on s'engage dans quelque chose, il faut toujours se donner à fond.

Yvonne. – Vous êtes tous devenus fous, ma parole !

La conseillère. – Nous ne pouvons rien contre les circonstances, madame.

Antoine. – De quoi te plains-tu ? On s'arrange pour que tu n'aies rien à faire et voilà que tu nous le reproches.

Yvonne. – Tu attends des remerciements de ma part, peut-être ?

Antoine, *agacé, parlant de sa femme*. – Vous voyez comme elle est ?

Yvonne, *à Lola*. – Alors, comme ça, c'est vous qui avez été choisie pour me tenir lieu de doublure ?

Lola. – Oui, madame.

Antoine. – Quand on y réfléchit, ce n'est pas pire qu'au cinéma.

Yvonne. – Toi, je t'en prie. N'aggrave pas ton cas !... (*A Lola*.) Comment pouvez-vous accepter une besogne aussi abjecte ?

Lola. – Mais je ne fais que pratiquer mon métier.

Yvonne. – Imaginons que je rentre dans votre combine. Je dis bien : imaginons ! Avez-vous pensé à ce que je deviendrais ?

Antoine. – C'est simple, tu profiterais de l'occasion pour aller saluer ta mère à Thionville ?

Yvonne. – Ah ! Ça arrangerait bien Monsieur, hein ! que je le laisse en tête-à-tête avec sa gourgandine ?

Antoine, *agacé*. – On a pas le choix, Yvonne.

Yvonne. – Eh bien, moi je dis : non !

La conseillère. – Vous oubliez les victimes de la malaria.

Yvonne. – Je ne vois pas pourquoi je me sacrifierais pour des gens que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam et qui en plus habitent à l'autre bout du monde.

La conseillère. – Pensez aux vieillards qui meurent dans d'atroces souffrances.

Yvonne. – Oh ! Les vieux, il faut bien qu'ils meurent de quelque chose.

La conseillère. – Et les femmes, les enfants ?

Yvonne, *émue*. – Mon Dieu ! Les enfants, je les oubliais !

La conseillère. – Il ne tient qu'à vous de les sauver... Et puis, savez-vous qu'avec le réchauffement de la planète, les moustiques apportent la malaria chez nous ?

Yvonne, *inquiète*. – Vous en êtes sûre ?

La conseillère. – Pour ne rien vous cacher, ils sont à nos portes !

Yvonne. – Vous croyez qu'il pourrait déjà y en avoir ici ?

La conseillère. – Allez savoir !

Yvonne. – C'est affreux, ce que vous dites-là !

Antoine. – Ben je pense bien ! (*Il cherche à apeurer sa femme.*)... Tu imagines, cette nuit durant ton sommeil, une petite piqûre et hop... embarquement pour les soins intensifs !

Yvonne. – C'est trop affreux !... Pour dormir tranquille, je veux bien faire ce que vous me demandez !

La conseillère. – A la bonne heure.

Yvonne. – Mais j'accepte à la condition de pouvoir garder un œil sur les deux tourtereaux !

La conseillère. – C'est absolument impossible.

Antoine, *prenant madame de Baty à témoin*. – Vous voyez ? Il faut toujours qu'elle complique tout.

Yvonne, *parlant à Lola et Antoine*. – Je ne vous lâcherai pas d'une semelle, vous entendez ?

La conseillère. – J'ai une idée qui va tout arranger : Madame Crespin, vous allez vous faire passer pour une servante.

Yvonne. – Quoi ? Jouer la bonne dans mes propres murs ? Non, mais vous m'avez déjà bien regardée ?

Lola. – Chouette ! J'ai toujours rêvé d'avoir une domestique à mon service.

Yvonne. – Là, vous dépassez les bornes !

Antoine. – Madame de Baty à raison. C'est le seul moyen pour que tu puisses rester parmi nous.

Yvonne. – Me rabaisser à ce point ! Non, vraiment, je ne le peux pas.

La conseillère. – Il est des circonstances qui exigent de mettre son amour-propre de côté, madame. Votre mari l'a bien fait, pourquoi pas vous ?

Yvonne. – Oh ! lui, ce n'est pas la même chose.

La conseillère. – Je vous rappelle qu'il y va de l'intérêt de l'humanité.

Yvonne, *hésitante*. – Vous êtes certaine qu'il le faut vraiment ?

La conseillère. – Absolument.

Yvonne, *fataliste*. – Entendu, je ferai la servante. Mais ne demandez rien de plus.

La conseillère. – Votre sens du devoir vous honore, madame.

Yvonne. – Au fait ! Comment devrais-je nommer ma patronne ?

Lola. – Quelle question ! « Yvonne », bien entendu !

Yvonne. – C'est insensé ? Ainsi donc, non contente de vous approprier mon mari, il faut aussi que vous me preniez mon nom... Pourquoi pas mon lit, tant que vous y êtes !

Lola. – Mais j'y compte bien.

Yvonne. – Oh !

Antoine. – Réfléchis ! La place d'une épouse n'est pas ailleurs que dans le lit conjugal.

La conseillère. – Votre mari a raison, le roi trouverait suspect que des conjoints fassent chambre à part.

Yvonne. – Antoine, jure-moi qu’il ne se passera rien entre vous.

Antoine, *qui cherche à esquiver la question*. – Tu veux dire : entre madame de Baty et moi ? Je te le jure !

Yvonne. – Mais non, idiot ! Je parle de l’autre....

Antoine. – Ah ! Avec mademoiselle, c’est différent.

Yvonne. – Voilà ! C’est bien ce que je pensais. Monsieur a une idée derrière la tête !

Antoine. – Réfléchis un peu ! Quand deux personnes se trouvent dans une même chambre, il peut arriver qu’elles se frôlent par inadvertance.

Yvonne. – Antoine, tu me prends pour une demeurée ?

La conseillère. – Monsieur Crespin, rassurez votre femme et qu’on en finisse...

Antoine. – C’est bon, je te promets que je ne profiterai pas de la situation.

Lola. – Au fait, il faudra vous donner un nom.

Yvonne. – Un nom ?

Lola. – Que penseriez-vous de Ninette ?

Antoine. – Ah oui, c’est pas mal.

Yvonne. – Ninette ! Non, mais pour qui me prenez-vous ?

Lola. – Pour ce que vous êtes : une domestique.

Yvonne, *en rage*. – Celle-là, je sens que je vais l’étrangler.

Antoine. – Au fait, je pense à quelque chose : supposons que mademoiselle ne plaise pas au roi... Qui dit qu’il ne se rabattra pas sur ma vraie femme ?

La conseillère. – Un monarque qui se respecte ne s’abaisse pas à séduire les domestiques.

Antoine. – Entends-tu mon poussin ? Tu ne cours aucun danger.

Yvonne. – Il ne manquerait plus que ça !

La conseillère. – Par contre, vous devez savoir que le roi ne dédaigne pas la gent masculine.

Antoine, *inquiet*. – Pardon ?

La conseillère. – Quand l'épouse n'est pas à son goût, il arrive qu'il se rabatte sur le mari.

Antoine. – Eh ! mais vous ne m'aviez pas dit ça !

*Yvonne jubile.*

La conseillère. – Au fond, c'est une manière comme une autre de compenser.

Antoine. – Vous trouvez ? Moi, quand je rends visite à un couple d'amis, je n'emballe pas le mari sous prétexte que la maîtresse de maison ne me botte pas.

La conseillère. – Vous, oui... Mais pas le roi du Baloutjistan.

Antoine. – Il est hors de question que je me laisse approcher par ce satrape libidineux, vous entendez ?

Yvonne, *ironique*. – Antoine, rappelle-toi : quand on s'engage dans quelque chose, il faut toujours se donner à fond.

Antoine. – Toi, tu possèdes une doublure, pas moi !

La conseillère. – Manqueriez-vous de générosité, monsieur Crespin ?

Antoine, *sèchement*. – Je place ma générosité où bon me semble et surtout pas là où vous pensez.

La conseillère. – Heureusement, le problème ne se posera pas. Je vois mal le roi résister au charme envoûtant de Lola.

Antoine. – Que Dieu vous entende !

*La sonnerie du téléphone portable de la conseillère retentit.*

La conseillère. – Oui, monsieur le ministre ... Tout est en ordre... Nous nous préparons, monsieur le ministre ! (*Elle éteint son portable.*) Mes amis, voici le moment tant attendu. Sa Majesté est sur le point d'arriver... Allons l'accueillir en bas de l'immeuble, si vous le voulez bien !... (*A Yvonne qui s'apprête à suivre le mouvement.*) Pas vous, évidemment !

Yvonne. – Comment cela, pas moi ?

La conseillère. – Le protocole interdit formellement à une domestique d'accueillir un souverain... Retournez à vos fourneaux, nous vous appellerons si nécessaire.

Yvonne. – Ca, c'est la meilleure.

Lola. – Et n'oubliez pas qu'une servante ne prend la parole que lorsqu'on l'y autorise.

Yvonne, *qui fulmine*. – Sortez tous, sinon je sens que je vais faire un malheur !

La conseillère, à Yvonne, avant de sortir. – Madame, je salue en vous la bienfaitrice de l'humanité.

Antoine, qui suit la conseillère. – A tout de suite, ma biche !

Yvonne. – Antoine, rappelle-toi ce que tu m'as promis !

Antoine, agacé. – Ah ! Ce que tu peux être suspicieuse !

*Antoine sort, suivi de Lola.*

Yvonne, se parlant à elle-même. – Bon ! Ils veulent une soubrette... Eh bien, ils l'auront !... Où est-ce que j'ai rangé mes habits de théâtre, moi ?

*Yvonne disparaît. Pendant ce temps, mademoiselle Couchouron entre discrètement par la porte d'entrée munie de son nettoyeur de tapis. Elle raccorde l'appareil à une prise électrique. Yvonne revient, vêtue d'un tablier. Elle porte également une coiffe de soubrette.*

Yvonne, sèchement. – Madame Couchouron, que faites-vous ici ?

La voisine. – Je vous ai préparé une petite surprise.

Yvonne. – Ce ne sont pas des manières d'entrer chez les gens ainsi !

La voisine. – Oh ! Entre voisines, on ne va pas se faire de chichis.

Yvonne, sur un ton péremptoire. – Il n'y a pas de « voisines » qui tiennent. Je vous prie de partir immédiatement.

La voisine. – Pas avant de vous avoir montré le nettoyeur de tapis « Virgin ».

Yvonne. – J'attends une visite importante, mademoiselle.

La voisine, qui débute sa démonstration. – Avant toute chose : rentrer le tube télescopique bien à fond dans l'orifice.

*La voisine met l'appareil en marche.*

Yvonne. – Mademoiselle Couchouron, s'il vous plait !

La voisine. – L'utilisation relève du jeu d'enfant : il suffit d'imprimer des petits mouvements de va-et-vient... en-avant, en-arrière, en-avant, en-arrière.

Yvonne, après avoir éteint elle-même l'appareil. – Maintenant, ça suffit... Sortez !

La voisine. – Si vous êtes pressée, je peux repasser plus tard.

Yvonne. – Ni plus tard, ni jamais !... J'entends des pas... Venez, vous allez prendre l'escalier de secours.

*Yvonne agrippe la voisine par le bras.*

La voisine. – Je voulais vous dire...

Yvonne. – Quoi encore ?

La voisine. – Vous êtes adorable en soubrette !

Yvonne, *excédée*. – Ah ! Vous n'allez pas vous y mettre aussi, vous !

*Yvonne entraîne promptement la demoiselle à la cuisine. Le roi arrive en grande pompe, suivi d'un garde du corps, du ministre et de la conseillère. Antoine et Lola ferment la marche. Le roi et le garde du corps sont vêtus à l'orientale. Ce dernier, qui apparaît torse nu, se met à l'écart.*

Le roi, *parlant avec un accent étranger*. – Monsieur Crespin, je vous sais gré de m'accueillir en votre demeure.

Antoine. – Tout le plaisir est pour moi.

La conseillère, *en aparté à Antoine*. – ajoutez : « Sire » !

Antoine. – Tout le plaisir est pour moi, Sire !

Le roi, *qui parcourt la pièce du regard*. – Je trouve ce vestibule assez coquet.

Antoine. – Euh ! ...Nous ne sommes pas dans un vestibule mais dans le salon.

Le roi, *soudain moins enthousiaste*. – Le salon, dites-vous ? Mais il est minuscule... Et ces meubles ?... Avez-vous remarqué comme ils sont dépouillés, monsieur le ministre ?

Le ministre. – Ils sont des plus rudimentaires. D'ailleurs, Votre Majesté ne trouvera en ce lieu aucun luxe ni ostentation... (*Le roi s'approche d'un tableau accroché au mur.*) Il s'agit d'une pâle imitation...

Le roi. – Elle est très réussie ! C'est la première fois qu'il m'est donné d'admirer une imitation. (*Il regarde le sol à ses pieds.*) Tiens, comme c'est curieux !

Le ministre. – Quoi donc, Sire ?

Le roi. – D'où vient cette coutume de déposer un paillason au milieu du salon ?

Antoine. – Euh !...Ce n'est pas un paillason, mais un tapis.

Le roi, *étonné*. – Ca, un tapis ?

Le ministre, *déférent*. – Il n'a évidemment rien de comparable avec les merveilles qui jonchent le sol du palais de Votre Majesté.

Le roi. – Préparez-vous le carnaval, monsieur Crespin ?



Antoine. – Euh, non !... Pourquoi ?

Le roi, *désignant les sachets de commissions en plastique.* – Ces sachets blancs ont bien été placés là en vue d'une fête ?

Antoine. – Pas du tout. Ils servent à transporter les commissions.

Le roi. – Vraiment ? (*Intrigué, il s'approche d'une clinche de porte.*) Avez-vous remarqué ces clinches, monsieur le ministre ? Elles sont étonnantes, ne trouvez-vous pas ?

Le ministre. – Elles sont en effet d'un kitch tout à fait remarquable.

Antoine, *parlant des clinches.* – Je les ai achetées chez Leroy-Merlin.

Le roi. – Merlin, dites-vous ? J'ignorais qu'un roi faisait dans la quincaillerie.

Le ministre. – Leroy-Merlin était le nom d'une grande surface d'achat, Sire.

Antoine, *au roi.* – Ne restez pas debout. Asseyez-vous !

*Le roi ne réagit pas à l'invitation d'Antoine, comme s'il n'avait pas saisi le propos.*

La conseillère, *en aparté à Antoine.* – Surveillez vos paroles ! ... (*Au roi.*) Monsieur Crespin, dans son langage populaire, invite Sa Majesté à prendre un siège.

*Le roi prend place dans un fauteuil du salon. Antoine, qui ignore les usages, s'apprête à en faire de même.*

La conseillère, *qui le retient.* – Restez debout.

Antoine. – Je peux m'asseoir chez moi, tout de même ?

La conseillère, *en aparté.* – Attendez que le roi vous y invite.

Le roi, *sentencieux.* – Venez prendre place à mes côtés, mes amis !

*Le ministre, Antoine et Lola s'asseyent à leur tour. La conseillère reste debout, à proximité d'Antoine.*

Le roi, *dévisageant Lola.* – Monsieur Crespin, avez-vous acheté votre femme chez Leroy-Merlin ?

Le ministre. – Je me permets de faire remarquer à Votre Majesté que les femmes ne s'achètent pas dans notre pays.

Le roi. – Dès lors, elles ne coûtent rien au mari.

Antoine. – Avant le mariage, ça va encore !

Le roi. – Et après ?

Antoine. – Une fois la bague au doigt, elles se rattrapent, les garces !... Ca me rappelle une blague...

La conseillère, *qui cherche à le faire taire*. – Monsieur Crespin, je vous en prie.

Antoine. – Chez nous, on dit : le bandit de grand chemin vous laisse le choix - la bourse ou la vie -. La femme, elle, vous prend les deux... Ah ! Ah ! Ah ! (*Il s'esclaffe en se tapant les mains sur les cuisses. Le roi et les autres personnes présentes restent impassibles.*) Elle est bonne, hein ?

Le ministre. – Vous vouliez un homme du peuple et vous l'avez, Sire !

Le roi, *qui mange Lola du regard*. – Vous êtes charmante, madame...

Lola, *déférente*. – Je suis très honorée par le compliment de Votre Majesté.

Le roi. –... Très agréable à regarder. Sur les marchés du Baloutjistan votre beauté vaudrait une fortune.

*Lola s'incline pour remercier du compliment.*

Le ministre, *en aparté à Antoine*. – C'est le moment de lui proposer votre femme !

Antoine. – Si le cœur vous en dit, elle est à vous, Sire !

Le roi. – Je ne suis pas venu pour acheter.

Le ministre. – Monsieur Crespin ne parle pas de vendre mais de mettre son épouse à la disposition de Votre Majesté.

Le roi. – Je vous salue de votre générosité mais le voyage m'a beaucoup fatigué... Possédez-vous des domestiques, monsieur Crespin ?

Antoine. – Non !(*Il se reprend.*) Enfin, je veux dire oui... nous avons une servante.

Le roi. – Une seule ?

Antoine. – Oui. Voulez-vous que je vous la présente, Sire ?

La conseillère, *à Antoine*. – Surveillez votre langage !

Antoine. – Qu'est-ce que j'ai encore dit ?

La conseillère, *en aparté à Antoine*. – Une domestique ne se présente pas à un roi. On la lui fait voir, tout simplement... (*s'adressant au roi.*) Monsieur Crespin demande si Votre Majesté désire se faire montrer la servante.

Le roi. – Faites, je vous en prie. (*Lola s'en va chercher Yvonne.*) Une seule domestique, c'est peu. Ne trouvez-vous pas, monsieur le ministre ?

Le ministre. – Je suis certain que monsieur Crespin s'en contente largement.

*Lola revient, accompagnée d'Yvonne qui est habillée en soubrette.*

Lola, à Yvonne. – Montrez-vous, Ninette !

*Le roi se lève, s'approche d'elle et examine son visage.*

Le roi. – Voilà une servante qui ne sourit guère ! (*La conseillère, Lola et Antoine lancent à Yvonne un sourire appuyé pour l'inciter à les imiter.*) Elle n'est pas non plus de première fraîcheur !

*Le roi lui palpe le bras. Yvonne s'efforce de paraître stoïque mais contient difficilement son exaspération.*

Le roi. – Demandez-lui de se tourner...

Lola. – Tournez-vous, Ninette !

*Yvonne s'exécute à contre cœur.*

Le roi, *qui l'observe*. – Ah, ! De ce côté-ci, c'est beaucoup mieux... La fesse charnue donne une croupe avenante !

*Le roi se rassied.*

Lola, à Yvonne. – Vous pouvez disposer, Ninette.

*Yvonne fulmine et s'apprête à faire un esclandre.*

Le ministre, *discrètement à sa conseillère*. – Eloignez-là !

Yvonne, *fulminant*. – Vous savez ce qu'elle vous dit, la bonne ?...

*Yvonne a le temps de faire un bras d'honneur avant que la conseillère ne l'entraîne dans la cuisine.*

Le roi. – Que signifie ce geste ?

*L'attitude de la servante a provoqué la stupeur chez Antoine, le ministre et sa conseillère.*

Antoine, *confus*. – Euh ! Cela s'appelle : un « bras d'honneur ».

Le ministre, *tentant de rattraper la gaffe*. – Chez nous, c'est une manière de remercier.

Le roi. – Remercier de quoi ?

Le ministre. – Du fait que Votre Majesté a vanté les qualités de sa croupe.

Le roi. – Cette expression de gratitude m'était inconnue... Donc, on place le bras dans cette position, puis on le relève d'un coup sec. (*Il exécute le mouvement.*)

Le ministre, *confus*. – Exactement. Mais il faut savoir que ce geste ne se pratique que de manière exceptionnelle.

Antoine. – Oui ! Tout à fait exceptionnelle.

Le roi. – Vous voulez dire qu'il se destine aux grands remerciements.

Le ministre, *soulagé*. – Exactement.

Le roi. – Je ferai adopter cette coutume de retour dans mon pays... Possédez-vous d'autres femmes, monsieur Crespin ?

Antoine. – Non, la loi nous l'empêche formellement, Sire.

Le roi. – Ne vous sentez-vous pas trop seule, madame ?

Lola. – Absolument pas. Mon mari m'est tellement précieux que je ne supporterais pas de devoir le partager.

Le roi. – Quel compliment... Eh bien, remerciez votre belle comme il se doit.

Le ministre, *discrètement à Antoine*. – Faites ce que le roi demande.

Antoine, *qui effectue un bras d'honneur*.- Merci !

Le roi, *à Antoine*. – Quel malheur qu'un homme comme vous ne puisse disposer que d'une seule épouse !... N'est-ce pas trop ennuyeux ?

Antoine. – Oh ! On s'y habitue.

Le roi. – La polygamie a l'avantage d'éviter les choix douloureux.

Le ministre. – Je ne saisi pas très bien, Sire ?

Le roi. – Lorsque je désire plusieurs femmes à la fois, pas de problème : je les épouse toutes. Si l'une d'elles me déçoit, il s'en trouve toujours une autre pour compenser. Tandis que pour vous, l'erreur n'est pas permise.

Antoine. – Chez nous, c'est comme à la loterie : les chanceux sont très rares.

Le roi. – Je ne vous ai pas encore présenté mon garde du corps... (*D'un claquement de doigt, il ordonne à son garde du corps de s'avancer.*) Il est impressionnant, n'est-ce pas ?

Antoine. – Tout à fait.

Le roi. – C'est Moktar : un mamelouk originaire de Tartarie.

Antoine. – Ne prend-il pas froid, torse nu ?

Le roi. – Moktar est insensible comme un roc. Je l'ai choisi pour sa force et son habilité... Il est capable d'arracher une paire d'oreilles en un éclair.

Antoine. – Bigre !

Le roi. – Désirez-vous le voir en action, monsieur Crespin ?

Antoine. – Non, non, ce n'est pas nécessaire, Sire.

Le roi. – Moktar veille en permanence sur ma personne. La nuit, il reste à mon chevet afin que nul ne dérange mon sommeil. (*S'adressant à son garde du corps.*) Ach la wet tich ké bab.

*Le garde du corps sort d'une poche de son large pantalon une petite bouteille en cristal ciselé qu'il donne au roi.*

Le roi. – Au Baloutjistan, il est de tradition que le maître de maison et son hôte partagent l'élixir de l'amitié. (*Il débouche la bouteille.*)... A notre amitié, Antoine !

*Le roi boit une gorgée et passe la bouteille à Antoine.*

Antoine, *incommodé par l'arôme âcre du liquide.* – Ca dégage bien le nez, en tout cas.

*Antoine hésite à boire.*

Le ministre, *qui s'impatiente.* – Buvez !

Antoine. – Bon ! « A la bonne vôtre », comme on dit chez nous.

*Antoine avale une gorgée ? Aussitôt, son visage se congestionne comme s'il était pris d'un malaise.*

Le roi. – Qu'en dites-vous ?

Antoine, *qui a du mal à respirer.* – Ca brûle !

Le roi. – La seconde lampée est la plus savoureuse... A l'amitié, Antoine !

*Le roi boit une seconde fois et tend de nouveau la bouteille à Antoine.*

Antoine. – Euh !...Merci, sans façon !

Le roi. – Je t'ai laissé la lie, c'est le meilleur.

Le ministre, *qui donne un coup de coude à Antoine.* – Buvez ! Sans quoi, nous courrons droit à l'incident diplomatique.

Antoine, *qui obéit à contrecœur*. – Bon !... Ben !... A l'amitié, alors !

Le roi, *pendant qu'Antoine boit*. – C'est succulent, n'est-ce pas ? Ce nectar est le résultat d'une décoction de graines de pavot mélangée à de l'alcool de palme.

*Après avoir bu, Antoine hoquette puis se fige, les yeux écarquillés. Enfin, il s'affale, étourdi.*

Le ministre. – Monsieur Crespin ?... (*A Lola.*) Aidez-le à reprendre ses esprits !

*Lola tapote les joues d'Antoine.*

Le roi. – Quand on n'est pas habitué, ça monte à la tête.

Antoine, *qui reste affalé dans son fauteuil*. – Je vais tourner de l'œil, moi !

Le roi. – Que signifie cette expression « tourner de l'œil » ?

Le ministre. – C'est une manière d'exprimer sa gratitude, Sire !

*Lola tapote le front d'Antoine avec un mouchoir.*

Le ministre, *soucieux*. – Pendant que monsieur Crespin se remet j'invite Votre Majesté à prendre l'air sur la terrasse.

Le roi, *qui se lève*. – Je suis fort aise de cette proposition.

Le ministre, *discrètement à Lola*. – Allez chercher la servante.

*Lola se rend à la cuisine tandis qu'Antoine se met à ronfler.*

Le roi. – Dites-moi, anciennement, les rois de France étaient-ils monogame, comme leur peuple ?

Le ministre. – La loi les y obligeait, Sire.

Le roi. – Alors, ils ne possédaient pas une descendance aussi imposante que la mienne. Savez-vous que lorsqu'une naissance est annoncée dans mon palais, les gens font des paris sur le nom de la mère ?

Le ministre. – Cela se comprend, avec treize femmes.

*Lola arrive accompagnée d'Yvonne et de la conseillère.*

Le roi. – Chez vous, il n'y avait jamais de surprise. Le roi ne possédant qu'une épouse, c'est fatalement elle qui était la mère de tous ses enfants.

Le ministre, *légèrement embarrassé*. – En principe oui ! (*D'un geste, il invite le roi à se rendre sur la terrasse.*) Après-vous, Sire.

*Yvonne ouvre la porte pour permettre le passage du roi. Celui-ci est suivi de son garde du corps ainsi que du ministre et de Lola. Antoine demeure affalé dans un fauteuil. Yvonne se précipite vers lui.*

Yvonne, *qui le secoue*. – Antoine, m’entends-tu ? (*S’adressant à la conseillère.*) Regardez dans quel état il me l’a mis !

La conseillère. – Votre mari n’a pas supporté l’opium.

Yvonne. – Comment ça, l’opium ?

La conseillère. – Les graines de pavot, c’est de l’opium. Vous ne saviez pas ?

Yvonne. – Le voilà drogué. Il ne manquait plus que ça !

La conseillère. – Il n’est plus présentable. Aidez-moi à le transporter sur son lit.

Yvonne, *à Antoine*. – Eh bien, te voilà beau !

Antoine, *qui articule difficilement*. – Toi, la bonne, on ne t’a pas sonné.

*Yvonne et la conseillère relèvent Antoine et l’aident à marcher.*

Yvonne. – Je sens que cette visite va tourner mal.

La conseillère. – Mais non ! Après une bonne nuit de sommeil, tout sera rentré dans l’ordre.

Yvonne. – Avance, Antoine !

*Alors qu’il est soutenu par les deux femmes, Antoine se cabre et prend la parole.*

Antoine. – Vous savez quoi ? J’ai un nouveau pote : le roi du Baloutji... du Baloutjiji...

La conseillère. – Mais oui, mais oui, mon ami !

Antoine, *qui commence à chanter*. – Il est des nôtres, il a bu son verre comme les autres...

Yvonne. – Avance !

Antoine. – Vive le roi !

*Antoine se laisse entraîner dans la chambre à coucher.*

***Fin du premier acte***

*Deuxième acte*

*Lola est occupée à lire. Yvonne arrive, se dirige vers elle et lui ôte le livre des mains.*

Yvonne. – Ne vous gênez surtout pas... Faites comme chez vous !

Lola, *ironique*. – Mais je suis chez moi !

Yvonne, *agacée*. – Je vous en prie ! Arrêtez votre cinéma !

Lola. – Depuis hier, nous faisons tous du cinéma. Vous n'avez pas remarqué ?

Yvonne. – J'ai surtout remarqué le ton méprisant sur lequel vous me parliez.

Lola, *de plus en plus sarcastique*. – Vous avez du mal à assumer votre rôle de boniche, à ce que je vois.

Yvonne. – Qu'avez-vous contre moi, à la fin ? Vous n'arrêtez pas de me rabaisser.

Lola, *sèchement*. – Je n'oublie jamais quand on me traite de « poule de luxe ».

Yvonne. – Vous avez été engagée pour séduire le roi, il me semble ?



Lola. – Parfaitement.

Yvonne. – Eh bien, faites votre boulot !

Lola. – On voit bien que vous ne connaissez pas les hommes.

Yvonne, *ironique*. – Je suis loin d'avoir votre expérience, Dieu m'en garde !

Lola. – Vous apprendrez qu'avec eux, il faut attendre le moment propice. Quand on arrive trop tôt, ils ne sont pas encore en condition et quand on s'y prend trop tard, ils ne le sont déjà plus !

Yvonne. – Et mon mari, il était en condition, hier soir ?

Lola. – Je vous demande pardon ?

Yvonne. – Ne jouez pas les saintes-nitouches. Vous n'avez pas été le rejoindre dans sa chambre pour jouer aux cartes, j'imagine ?

Lola. – Une fois pour toute, je n'ai pas été engagée pour émoustiller votre mari. D'ailleurs, il a une épouse qui peut très bien s'en charger elle-même.

Yvonne. – L'émoustiller ! C'est que je ne le fais plus saliver depuis belle lurette, mon Antoine !

Lola. – Pourtant, le roi vous trouve une croupe plutôt avenante !

Yvonne, *dépitée*. – Vous moquez pas de moi, hein !

*La sonnerie de la porte d'entrée retentit. Yvonne va ouvrir. Madame de Baty entre fébrilement.*

La Conseillère. – Mesdames, il arrive une catastrophe !

Lola. – Que se passe-t-il ?

La Conseillère. – Le ministre m'apprend qu'un coup d'Etat dirigé par le prince Aboultaïr a eu lieu au Baloutjistan.

Yvonne. – Le prince Aboultaïr ?

La conseillère. – Oui. Le propre frère du roi.

Yvonne, *fataliste*. – Ah !

La conseillère. – Sa Majesté est détrônée et c'est tout l'effet que cela vous fait ?

Yvonne. – Vous savez, pour moi, un roi ou un autre !

La conseillère – Vous n’imaginez pas les conséquences ! Si le prince s’est emparé du trône, nous pouvons dire adieu aux Botocubus.

Yvonne. – C’est bête ! Après tout le mal qu’on s’est donné !

La conseillère. – Le roi est-il levé ?

Yvonne. – Pas encore.

La conseillère, *tourmentée*. – Et mon ministre qui est sur le point d’arriver !

Lola. – Il faut le réveiller tout de suite.

La conseillère. – C’est pas si simple. Au Baloutjistan, sortir un roi de son sommeil relève du sacrilège... Que dis-je, du crime de lèse-majesté !

Yvonne. – Et alors, on n’est pas au Baloutjistan ?

La conseillère. – Vous oubliez le mamelouk, prêt à bondir sur quiconque dérangerait son maître... Je tiens à mes oreilles, figurez-vous !

Lola. – J’ai une idée : nous allons frapper toutes les trois à sa porte et nous sauver. Ensuite, nous reviendrons au salon comme si de rien n’était.

Yvonne. – C’est bien pensé.

La conseillère, *pressée*. – Allons-y ! (*Les trois femmes s’approchent de la chambre du roi et s’apprêtent à frapper à la porte.*) Vous êtes prêtes ? Un, deux, trois...

*Les trois femmes frappent énergiquement puis s’enfuient à toutes jambes. L’instant d’après, Antoine sort de sa chambre en baillant. Au même moment, le garde du corps surgit et se précipite sur lui d’un air menaçant.*

Antoine. – Qu’est-ce que vous me voulez ? ...Au secours ! ...(*Le garde du corps approche ses mains de la tête d’Antoine.*) Pas les oreilles, elles ne repoussent pas ! ... (*Le garde du corps laisse retomber ses bras dans un mouvement qui fait croire à Antoine qu’il veut saisir autre chose, ce qui l’amène à protéger ses parties sensibles avec ses mains.*) Non ! Là non plus, ça ne repousse pas!

*La conseillère, Yvonne et Lola accourent.*

Yvonne. – Arrêtez ! ... Ne lui faites pas de mal !

*Le roi sort de sa chambre.*

Le roi, *courroucé*. – Qui a osé me réveiller ? (*Il voit Antoine.*) Toi ?

Antoine. – Pas du tout !

Le roi. – Ignores-tu que le rêve est sacré ?

Antoine. – Je n'ai rien fait, moi !

La conseillère, *confuse*. – C'est nous trois, Sire, qui avons frappé à votre porte.

Le roi. – Malheureuses ! Vous m'avez sorti de mon sommeil alors que mon esprit était visité par celui de mes ancêtres. Ils s'apprêtaient à me révéler une chose importante qu'à cause de vous je ne connaîtrai jamais.

La conseillère. – Cette chose importante, je suis en mesure de vous l'apprendre moi-même, Sire.

Le roi. – Parle ! Qu'as-tu à dire ?

La conseillère. – Hier, un coup d'Etat a eu lieu au Baloutjistan, avec à sa tête le prince Aboultaïr.

Le roi. – Que dites-vous là ?

Le conseiller. – Votre frère vous a ravi le pouvoir, Sire !

Le roi. – C'est impossible !

La conseillère. – Hélas, si ! Mon ministre ne va pas tarder à venir vous le confirmer.

Le roi, *abasourdi*. – Je ferai pendre ce traître.

*Arrivée fébrile du ministre.*

Le ministre. – Aidez-moi ! Je suis poursuivi par deux femmes en furie !

*Deux femmes habillées à l'orientale font irruption dans le salon et se précipitent vers le roi.*

Le roi, *surpris*. – Indhira ! Jasmina ! ... Que faites-vous, ici ?

*Les femmes se mettent à invectiver le roi dans une langue étrangère. Le garde du corps a beau les repousser, elles reviennent à la charge.*

Le roi. – Silence ! (*Les femmes cessent de parler.*)... Je vous présente deux de mes épouses, monsieur le ministre ? (*A ses femmes.*) Pourquoi avez-vous quitté le palais !

Indhira. – Achad kébab popolo !

Le roi. – Parle français, comme je te l'ai appris !

Jasmina, *sèchement*. – Nous voulons te parler.

Le roi. – Nous voulons ! Depuis quand des femmes se permettent-elle de vouloir ?... Votre place est au harem et nulle part ailleurs ! En enfreignant la règle, vous vous exposez à de

mauvaises rencontres... Surtout avec les hommes d'ici qui ne pensent qu'à séduire les femmes des autres.

Le Ministre. - Voyons, Sire. Il ne faut rien exagérer.

Le roi. – Je connais le Français. S'il évite de cacher sa femme, comme nous, c'est uniquement par peur que son voisin ne cache la sienne !

Antoine. – Oh ! pas nécessairement le voisin !

Le roi, *à ses deux épouses*. – Femmes, vous méritez une punition mais puisque vous avez fui mon frère en venant chercher refuge auprès de moi, je vous pardonne !

Indhira. – Nous n'avons fui personne.

Jasmina. – Nous sommes venues uniquement par la volonté de Sa Majesté Aboutaïr !

Le Ministre, *s'adressant à Antoine, Lola et Yvonne*. – Laissez-nous ! Il s'agit d'une affaire d'Etat !

*Les trois personnes concernées quittent le salon.*

Le roi. – Sa Majesté ? Cet usurpateur ose se faire appeler « Majesté » ?

Indhira. – Hier, Son Altesse Aboutaïr s'est autoproclamée roi du Baloutjidan !

Le roi. – A mon retour, je ferai rôtir ce félon comme un porcelet ! (*Une des femmes tend au roi une lettre cachetée.*)... Qu'est-ce que c'est ?

Jasmina. – Une lettre de ton frère.

Indhira. – Lis !

*Le roi ouvre la lettre et lit.*

Le roi. – « Aboul, tu l'as dans le baba » !

Le Ministre. – Oh ! quelle impudence !

Le roi, *outré*. – Que la foudre s'abatte sur cet être malfaisant !

*L'autre femme dépose devant le roi un document sur lequel figure un texte.*

Jasmina. – Ton acte d'abdication !

Le roi, *fulminant*. – Abdiquer ? Il ose me demander d'abdiquer ?

Jasmina. – Notre nouveau maître l'exige !

Le roi. – Vous n’avez qu’un maître ici : moi !... Femmes ! Je suis extrêmement peiné par votre attitude. Comment pouvez-vous me manifester aussi peu de reconnaissance alors que je n’ai cessé de vous chérir ?

Jasmina. – Depuis des années tu nous humilies...

Indhira. – Tu nous insultes...

Jasmina. – Tu nous bats...

Le roi. – Quand je vous frappe, c’est toujours avec amour !

Indhira. – Maintenant, signe !

Le ministre. – N’en faites rien, Majesté. Ces femmes vous tendent un piège.

Le roi. – Abdiquer : jamais ! Mon frère est un fieffé roublard. Il croit m’impressionner en m’envoyant deux rusées femelles.

Indhira. – Signe !

Le roi, *courroucé*. – Ainsi donc vous m’avez toutes les deux renié ! Vous auriez dû prendre exemple sur mes autres femmes qui me sont demeurées fidèles.

Jasmina. – Tes autres épouses t’ont abandonné, comme nous.

Indhira. – Elles sont restées dans les bras de leur nouveau protecteur...

Jasmina, *arborant un sourire coquin*. – Qui les inonde de baisers fougueux !

Le roi, *atterré*. – Que dites-vous là ?

Jasmina. – Hier, Sa Majesté est venue nous rejoindre dans notre harem !

Indhira. – Elle nous a traitées avec beaucoup d’égards !

Jasmina. – Des égards qui confinent au sublime.

Le roi. – Taisez-vous, petites sottés !

Jasmina. – Il nous a montré l’homme qu’il est !

Le roi. – Vous me faites honte !

Indhira. – Nous avons découvert un vrai mâle avide de sensualité...

Jasmina. – Qui nous a inondées de faveurs.

Le roi, *jaloux*. – Il ne cesse de vous inonder, ce malpropre !

Indhira. – Depuis hier, nous baignons dans un océan de volupté.

Le roi. – Un océan ?... Petites inconscientes, il fallait lui dire que vous ne saviez pas nager.

Indhira. – Ses caresses nous arrachent des gloussements de plaisir !

Le roi. – Il n’y a que les poules qui gloussent !

Indhira. – Une seule d’entre nous t’est restée fidèle.

Le roi. – Qui ?

Jasmina. – Zephira !

Le roi, *dépité*. – Mince alors, c’est justement la plus moche !

Indhira. – Notre bien-aimé te la laisse.

Le roi, *déçu*. – Ah la belle affaire !... Mais qu’a donc mon frère en plus que moi ?

Indhira. – Tout !

Jasmina. – Il est beau...

Indhira. – Il est grand...

Jasmina. – Il sent bon le...

Le roi. – Ca va, ça va, je connais la chanson !

Jasmina. – Et surtout, il est roi.

Le roi. – Moi aussi, je le suis !

Jasmina. – Toi, tu as été déchu.

Indhira. – Tu n’es plus rien.

Jasmina, *qui lui met une nouvelle fois l’acte d’abdication sous le nez*. – Maintenant, signe !

Le roi. – Jamais !

Indhira. – A ton retour, ton frère te réservera le châtiment suprême.

Jasmina. – Celui que l’on réserve aux parjures.

Le roi. – Ecartelé par quatre chameaux, moi ?... Dites à ce scélérat que je lui ferai rendre gorge pour son outrage.

Jasmina, *ironique*. – Nous ne manquerons pas de transmettre tes amitiés à notre nouveau maître.

*Les femmes s'apprêtent à partir.*

Le roi. – Attendez, ne partez pas ! Vous n'allez pas m'abandonner ?

Jasmina. – Nous avons hâte de retrouver notre bien-aimé.

Indhira. – Il t'enverra Zephira pour te consoler.

Le roi. – Ah non, pas Zéphira ! Pitié, pas Zéphira !

*Les deux femmes sortent en riant.*

Le roi, *affecté*. – Maintenant, c'est fini. Je viens de perdre mon harem à tout jamais !

Le ministre. – Courage ! Je suis certain que leurs sentiments à l'égard de votre frère ne subsisteront pas plus longtemps qu'un feu de paille.

Le roi, *dépité*. – Ah ! je me sens si seul !

Le ministre. – Je suis là, moi !

Le roi. – Vous êtes aussi froid qu'une statue de marbre, monsieur le ministre.

Le Ministre. – Désirez-vous que j'appelle madame Crespin pour vous consoler, Sire.

Le roi. – Non ! C'est mon ami Antoine que je veux avoir auprès de moi.

Le ministre. – Ne croyez-vous pas que son épouse serait plus à même de...

Le roi, *qui l'interrompt*. – J'ai dit : Antoine !

Le ministre. – Comme il vous plaira, Sire.

*Le roi, claquant des mains à l'adresse de son garde du corps.* – Ach lasap Antoine.

*Le garde du corps se rend à la cuisine. Des cris se font entendre. Le garde du corps revient en tirant Antoine par l'oreille.*

Antoine. – Aïe ! Aïe ! Il est malade ce type.

Le roi. – Moktar est un peu nerveux en ce moment. Il faut l'excuser... Approche, mon ami ! (*Antoine obtempère timidement.*) A toi, je sens que je peux ouvrir mon cœur... Tu possèdes l'âme candide d'un homme du peuple et ta naïveté te tient lieu de rempart contre la malice... Assieds-toi auprès de moi ! (*Antoine hésite.*)... Allons, approche ! (*Antoine s'exécute.*) Laissez-nous, monsieur le ministre (*Celui-ci salue le roi et part à la cuisine.*) Sais-tu que mon bandit de frère m'a volé mes femmes ?

Antoine. – Ce n'est pas vrai !... Toutes ?

Le roi, *amer*. – Il ne m'en a laissé qu'une.

Antoine. – C'est déjà ça !

Le roi. – La plus moche, pour m'humilier.

Antoine. – Se faire voler douze femmes d'un coup, quelle tuile !

Le roi. – Imagine un peu que la tienne soit kidnappée ?

Antoine. – Alors là, je me demande bien quel imbécile ferait une chose pareille !

Le roi. – Comment réagiras-tu ?

Antoine. - J'attendrais qu'elle revienne, tout simplement. Ma femme en ferait tellement voir à son kidnappeur, qu'il serait bien trop heureux de la relâcher.

Le roi. – Mon frère, lui, ne m'accordera pas cette chance. Ah ! Si tu savais comme mes beautés me manquent ! Elles étaient si fraîches, si pétillantes ! Chacune avait son tour pour se glisser dans mon lit. ... Parfois elles se jalousaient... Tu ne vis jamais ce problème, toi !

Antoine. – Forcément, la mienne ne peut être jalouse que d'elle-même puisqu'elle est toute seule.

Le roi. – Ta femme a bien de la chance.

Antoine. – C'est ce que je me tue à lui répéter. Mais ça ne l'empêche pas d'avoir la migraine tous les soirs !

Le roi, *effondré*. – Maintenant, c'est fini ! Je ne les reverrai plus jamais.

Antoine. – Il ne faut jamais dire « jamais » !

Le roi. – J'ai tout perdu : mon harem, mon trône. Me voilà devenu un homme du peuple, à présent.

Antoine. – Oh ! on s'y fait vite. Je vous inviterai avec mes potes au camping de Sainte-Maxime.

*D'un geste, le roi intime l'ordre à son garde du corps d'aller quérir le ministre.*

Le roi, *amer*. – Ah ! qu'il ferait bon vivre sans tourment !

Antoine. – Il ne faut surtout pas vous laisser abattre, Sire.

*Le garde du corps revient, accompagné du ministre.*

Le ministre. – Vous m'avez fait mander, Majesté ?



Le roi. – Monsieur le ministre, j'ai l'honneur de demander l'asile politique à votre pays.

Le ministre. – Avec tout le respect que je vous dois, Sire. Cette initiative me semble fort prématurée.

Le roi, *découragé*. – Que peut faire un roi sans couronne ?

Le ministre, *se voulant convainquant*. – S'acharner à la reconquérir.

Le roi. – C'est inutile... Moktar va se charger de mettre un terme à mes souffrances. (*Il s'adresse à son garde du corps.*) Ach tila spotchi cabèche.

Le ministre. – Que lui demandez-vous ?

Le roi. – De me torde le cou, comme à un pigeon.

*Le garde du corps s'approche de son maître.*

Le Ministre. – Je vous en supplie ! Ne commettez pas l'irréparable, Sire. (*Le roi présente sa tête à son garde du corps. Celui-ci s'apprête à la saisir mais le ministre et Antoine s'interposent physiquement entre eux deux.*)... Non, Sire. Il ne faut pas !

*Le garde du corps attrape une nouvelle fois Antoine par l'oreille et l'entraîne de l'autre côté de la pièce.*

Antoine. – Aïe ! Aïe ! Aïe ! C'est qu'il va me l'arracher, ce sauvage !

Le Ministre. – Allons Majesté, reprenez-vous !

Antoine. – Vous avez vu ? (*Il montre son oreille au ministre, qui trop occupé à reconforter le roi, n'y prête aucune attention.*) C'est ça, on m'estropie et tout le monde s'en fout !

Le roi. – Puisque personne ne veut ma mort, trouvez-moi quelqu'un pour me consoler !

Le ministre, *en aparté*. – Dites à votre femme de venir !

Antoine, *discrètement au ministre*. – Laquelle ?

Le ministre. – Lola, bien sûr !

*Antoine obtempère.*

Le roi. – Dans mon pays, on dit « Femme qui donne sa chaleur, transmet sa vigueur ».

Le ministre. – Voilà un dicton qui vient fort à propos... Sire, je crois être en mesure de vous présenter la personne la plus à même de vous revigorer. (*Antoine revient, accompagné de Lola. Aussitôt, le ministre la présente au roi.*)... Madame Crespin, pour vous servir.

Lola. – Je suis tout entière à Votre Majesté.

Le roi, *soudain crispé*. – Ah, non ! Pas elle !

Le ministre. – Je ne comprends pas !

Le roi, *qui détourne la tête*. – Qu'elle parte ! Je ne veux pas la voir !... Allez !... Allez !...

*D'un geste, le ministre ordonne à Lola de quitter les lieux.*

Le ministre. – Votre Majesté ne trouve-t-Elle pas l'épouse de monsieur Crespin à son goût ?

Le roi. – Au contraire. Son charme me rappelle par trop mon harem.

Le ministre. – Votre Majesté préfère peut-être une personne moins désirable ?

Le roi. – C'est cela, oui ! Trouvez-en une qui soit bien vilaine.

Antoine. – Vous n'aurez que l'embarras du choix. Les mochetés pullulent par ici.

Le roi. – Tant mieux. J'aspire à caresser un visage plein de rides, à titiller une peau fripée et bourrée de cellulite, à glisser mes doigts dans des vergetures !

Le ministre. – Si je comprends bien, Votre Majesté exclut les personnes jeunes ?

Le roi. – Exactement. La jeunesse ranimerait des souvenirs que je veux enfouir.

Le ministre. – Il sera fait selon les désirs de Votre Majesté.

Le roi. – Il va de soi, monsieur le ministre, que l'élue doit être en tout point honorable.

Le ministre. – Qu'entendez-vous par « honorable » ?

Le roi. – Qu'elle possède encore sa... comment dit-on cela en français : virginal ?

Antoine. – Sa virginité ?

Le roi. – C'est cela, oui... J'oublie toujours ce mot.

Le ministre. – Si je comprends bien, Votre Majesté désire une femme d'âge mûr qui est restée chaste ?

Le roi. – Exactement.

Antoine. – Le problème, c'est que dans la région on en trouve de moins en moins.

Le roi. – Est-ce vrai ?

Le ministre. – Monsieur Crespin a raison. Chez nous, la chasteté n'est plus en vogue depuis longtemps.

Le roi. – Voilà qui n'est pas pour me déplaire. N'est-ce pas la rareté qui donne sa vraie valeur aux choses ?

Le ministre. – Monsieur Crespin, il nous faut absolument dégoter cet oiseau rare.

Le roi. – Vous m'avez mal compris, monsieur le ministre. Quand bien même serait-il puceau, un volatile ne m'intéresse pas.

Le ministre. – Oiseau rare est une expression imagée, Sire.

Antoine. - J'ai une idée, mais je ne sais pas si elle est bonne.

Le ministre. – Dites toujours.

Antoine. – On pourrait demander le concours des Carmélites. Leur couvent est à deux pas d'ici.

Le ministre. – Restons sérieux !

Antoine. – Mais je suis sérieux.

Le ministre, *outré*. – Comment pouvez-vous ne fut-ce qu'imaginer ?

Antoine. – Elles disent vouloir servir leur prochain. Voilà une bonne occasion de le prouver.

Le ministre, *qui effectue un signe de croix*. – Vous oubliez que les Carmélites sont mariées à Jésus.

Le roi. – Ah bon ! Ce Jésus possède un harem dans le coin ?

Le ministre. – Mais non, Les Carmélites sont des Sœurs !

Le roi. – Des Sœurs ? En allant les chercher dans la même famille, il ne s'est pas foulé, le bougre !

Le ministre, *confus*. – Oh, Majesté ! Si la Mère Supérieure vous entendait.

Le roi. – Ah! parce qu'il a choisi la mère avec, par-dessus le marché... Eh bien, il ne doit pas s'ennuyer, ce Jésus... (*Il prend un air triste.*) J'espère qu'on ne lui volera pas ses protégées, comme à moi.

Antoine. – Nous sommes de tout cœur avec vous, Sire.

Le roi. – Antoine, mon ami, tes paroles me réchauffent le cœur... Approche-toi !

*Antoine laisse paraître un rictus d'inquiétude.*

Le ministre, *discrètement à Antoine*. – Obéissez !

*Antoine est troublé par le regard malicieux du roi.*

Le roi. – Chante-moi une romance, Antoine !

Antoine. – Une romance ?... C'est que... je n'en connais aucune.

Le ministre, *agacé*. – Monsieur Crespin, faites ce qu'on vous demande.

Antoine, *en aparté au ministre*. – Qu'est-ce que je vais lui chanter ?

Le ministre. – N'importe quoi.

Antoine. – Bon ! C'est vous qui l'aurez voulu ! ... *(Il entame sa chanson.)* La Madelon...

Le ministre, *qui l'interrompt sèchement*. – On vous a dit une romance, pas une chanson de corps de garde... *(Antoine cherche une autre chanson.)* Alors, ça vient ?

Antoine. – Ah ! J'en ai une... « Petit papa Noël quand tu descendras du ciel avec des jouets par milliers, n'oublie pas mes petits souliers... »

*Le roi et le ministre applaudissent.*

Le roi – Ah ! C'était merveilleux !... Antoine, tu me mets le feu !...

Antoine. – Il y a un extincteur au débarras !

Le roi. – Rien qu'à t'entendre, le sang bourdonne en moi comme une ruche... Allons dans ma chambre, nous serons mieux pour bavarder.

Antoine. – Je propose que monsieur le ministre nous accompagne !

Le roi, *qui le prend par l'épaule*. – Non ! Je te veux à moi seul !

Antoine. – A tout hasard, je tiens à préciser que je n'ai ni cellulite, ni vergeture à offrir.

Le roi. – Cela ne fait rien. Pour les hommes ça ne compte pas.

Antoine. – Mince alors ! C'est bien ma veine.

Le roi, *qui veut l'entraîner dans sa chambre*. – Viens !

Antoine, *qui résiste*. – Votre Majesté doit également savoir que je suis déniaisé depuis bien longtemps.

Le roi. – C'est vrai, tu n'es plus... Comment dit-on ?... Ah ! J'ai encore oublié ce mot !

Antoine. – La virginité n'est plus pour moi qu'un vieux souvenir.

Le roi. – Tant mieux, je préfère les hommes expérimentés.

Le ministre. – Ca évite le rodage !

Antoine. – En plus, je suis loin d'être un foudre de guerre en la matière.

Le roi. – Vraiment ?

Antoine. – C'est bien simple, je suis tellement gauche que je fais tout à l'envers.

Le roi. – A l'envers, c'est pas mal non plus !... De toute façon, cela n'a aucune importance puisque tu n'auras rien à faire.

Antoine. – Comment cela ?

Le roi. – C'est moi qui m'occuperai de tout.

Le ministre, *à Antoine, croyant l'encourager.* – Sa Majesté, dans son immense bonté, vous offre un « all inclusive » ! Voilà qui devrait vous combler.

Antoine, *agacé.* – Non, mais dites-donc, vous !

Le roi. – Je vais me parfumer dans ma chambre... Rejoins-moi vite, je t'attends !

*Le roi se rend dans sa chambre, accompagné de son garde du corps.*

Le ministre. – Vous tenez le bon bout. Profitez-en !

Antoine. – Vous voulez rire. Il a le vice dans la peau, ce type là !

Le ministre. – Allez le rejoindre et ne discutez pas !

Antoine. – Je ne mange pas de ce pain-là, moi, monsieur.

Le ministre. – Réfléchissez ! Il n'y a que vous qui puissiez lui rendre sa vigueur.

Antoine. – Justement. Sa vigueur, j'aimerais autant qu'il ne la retrouve pas trop.

Le ministre. – Ne soyez pas inquiet !

Antoine. – On le serait à moins !

Le ministre. – Vous aurez simplement à lui susurrer quelques paroles réconfortantes et lui chanter une autre romance s'il vous le demande. Ce n'est pas la mer à boire, non ?

Antoine. – Je suis prêt à lui chanter l'entièreté du répertoire de Tino Rossi. Mais après ?... Avez-vous pensé à ce qui se passera après ?

Le ministre, *l'air grave.* – Après, monsieur, il sera temps pour vous d'effectuer votre devoir de citoyen.

Antoine. – Si pour être un bon citoyen il faut se laisser prendre par le premier venu, où allons-nous ?

Le ministre. – Il y en a bien qui font leur devoir conjugal... Quand on y réfléchit, votre situation n'est guère différente.

Antoine. – Vous ne manquez pas d'air, vous !

Le ministre. – Comme vous êtes difficile ! Monsieur Crespin, je vous croyais pénétré par davantage de grandeur d'âme.

Antoine, *agacé*. – Je n'ai jamais été pénétré par quoi que ce soit et ce n'est pas aujourd'hui que ça changera. Na !

Le ministre. – Décidément, je ne vous comprends pas.

Antoine,. – Vous qui faites si facilement la leçon aux autres, pourquoi ne prenez-vous pas ma place ? Allez-y, je vous la cède bien volontiers.

Le ministre. – Cela ne se peut.

Antoine. – Pourquoi ?

Le ministre. – Vous oubliez que je suis ministre.

Antoine. – Et alors ? Il y a des ministres qui aiment ça. Vous voulez des noms ?

Le ministre, *troublé*. – Ce n'est pas la peine, tout le monde les connaît... De toute façon, Sa Majesté vous a choisi et ses goûts ne souffrent aucune contestation.

Antoine. – Faux-cul, va !

Le ministre. – Mon Dieu ! Quel langage ! Quel langage !

*Le garde du corps ouvre la porte de la chambre, la voix du roi se fait entendre.*

Le roi. – Antoine ?

Le ministre. – Il arrive, Sire ! Il arrive.

Antoine, *à l'attention du ministre*. – Non, mais de quoi je me mêle !

*Le roi arrive. Il a revêtu pour la circonstance un déshabillé original. Antoine tressaille en le voyant.*

Le roi. – Allons, mon ami ! Je t'attends ?... Veux-tu que Moktar te mette en condition ?

Antoine. – Surtout pas !

Le roi. – Tu as tort. Il n'y a pas plus expert que lui en massage.

Antoine. – Je sais, mes oreilles en savent quelque chose.

Le roi. – Pour attendrir la peau, il utilise du gras de buffle.

Antoine. – Très peu pour moi, merci !

Le roi. – Je retourne me farder dans ma chambre... Viens vite !

*Le roi retourne dans sa chambre, accompagné de son garde du corps.*

Le ministre. – Allons, cessez de pinailler et faites la chose de bonne grâce.

Antoine. – Non, non et non !

Le ministre. – Votre abnégation permettra de sauver des milliers, que dis-je, des millions de malades.

Antoine. – Les malades, ce ne sont pas eux qui vont devoir se le farcir !

Le ministre. – Montrez que vous avez un cœur, monsieur Crespin... Serrez les dents et foncez, que diable !

Antoine. – Serrez les dents... et le reste !

Le ministre. – Le monde entier a les yeux sur vous.

Antoine. – C'est facile à dire.

Le ministre. – Vous deviendrez célèbre. Votre nom entrera dans l'histoire au même titre que celui de Brel, Simenon et du Grand Jojo !

Antoine, *flatté*. – Je deviendrai aussi connu que le Grand Jojo, moi ?

Le ministre. – Absolument !

Antoine. – Ca fait rêver !

Le ministre. – Sur votre tombe on écrira « Ci-gît Antoine Crespin, le héros qui a fait don de sa personne pour sauver l'humanité ».

Antoine. – Oui, mais pas trop vite, la tombe !

Le ministre. – En outre, vous serez digne de la récompense suprême !

Antoine. – Laquelle ?

Le ministre, *solennel*. – La Légion d'honneur !

Antoine. – Vous ne parlez pas sérieusement ?

Le ministre. – C'est comme si c'était fait !

Antoine. – La Légion d'honneur ! C'est fou ! Mes potes de Sainte-Maxime n'en reviendront pas.

Le ministre. – Vous avouerez qu'un honneur pareil ne se refuse pas.

Antoine, *qui relève la tête*. – Pour la Légion d'honneur, je suis votre homme !

Le ministre. – Voilà qui est bien parlé.

*Le garde du corps ouvre une nouvelle fois la porte de la chambre.*

Le roi, *qui appelle de sa chambre*. – Antoine ?

Le ministre, *parlant fort pour être compris du roi*. – Votre mignon se hâte, Sire.

Antoine, *offusqué*. – Non, mais quoi encore ?

Le ministre. – Je dis ça pour le faire patienter.

Antoine, *remarquant le garde du corps qui le fixe sévèrement*. – Qu'est-ce qu'il a à me regarder, celui-là ?

Le ministre. – Ne faites pas attention à lui.

Antoine. – Je vous préviens, s'ils s'y mettent à deux, je meurs.

Le ministre. – Moktar ne vous fera aucun mal. Il est eunuque !

Antoine. – Il me semblait bien qu'on lui avait coupé quelque chose, mais je croyais que c'était la langue.

Le ministre. – Dépêchez-vous, le roi se languit !

Antoine. – Monsieur le ministre ?

Le ministre. – Quoi encore ?

Antoine, *ému*. – Si je ne reviens pas, dites à ma femme que mes dernières pensées auront été pour elle.

Le ministre. – Je n'y manquerai pas.

Antoine. – Mon Yvonne est une emmerdeuse de première classe, mais, au fond, je l'aime bien.

Le ministre. – Allez-y, maintenant !



*Antoine s'avance les mains jointes, comme s'il montait sur l'échafaud* « Notre Père, qui êtes aux cieux, ne nous soumettez pas à la tentation et délivrez-nous du mal... »

*Antoine pénètre dans la chambre, suivi du garde du corps qui referme la porte derrière lui.*

Le ministre. – Enfin ! L'oiseau est en cage!

*Arrivée d'Yvonne, accompagnée de Lola et de la conseillère.*

Lola. – Que se passe-t-il ?

Yvonne. – On a entendu prier.

Le ministre. – Votre mari est allé rejoindre le roi dans sa chambre.

Yvonne. – Dans sa chambre ! Pour quoi faire ?

Le ministre, *sentencieux*. – Son devoir de citoyen, madame.

Yvonne. – Mon Dieu ! vous n'êtes pas en train de me dire que...

Le ministre. – Rassurez-vous, le roi ne lui veut que du bien.

Yvonne. – Pauvre Antoine !

Le ministre, *solennel*. – Votre mari a répondu à l'appel du destin avec un courage exemplaire.

Yvonne. – On ne peut pas le laisser ainsi ! Il faut faire quelque chose ?

Le ministre. – Laissez faire Sa Majesté. Dans sa grande générosité, Elle le gratifie d'un « all inclusive ».

Lola. – La totale, quoi !

Yvonne. – Mon Dieu ! Il ne va pas me l'esquinter, j'espère !... Vous savez, Antoine est le plus agaçant des maris, mais au fond, je l'aime bien quand même !

Le ministre. – Vous m'excuserez, mais il faut que je fasse un saut jusqu'au ministère.

Yvonne. – Comment, vous n'allez pas me laisser dans un moment pareil ?

Le ministre. – Je dois m'informer de la situation au Baloutjistan. Mais rassurez-vous, ce ne sera pas long. (*Il s'adresse à la conseillère.*)... Venez, madame de Baty, nous avons à faire.

*Le ministre sort, accompagné de sa conseillère.*

Lola. - Personnellement, je trouve à ce roi un certain charme exotique. Pas vous ?

Yvonne, *sèchement* à Lola. – Je vous signale que mon Antoine effectue le travail à votre place.

Lola. – Qui sait ? Peut-être y prendra-t-il goût !

Yvonne. – Ne dites pas de bêtise !

Lola. – Il ne serait pas le premier, vous savez !

*Soudain, la porte de la chambre s'ouvre et Antoine apparaît.*

Antoine. – Entendu, Sire ! Je vous arrange l'affaire illico.

Yvonne, *inquiète*. – Antoine, tu es toujours entier ?

Antoine. – Comme tu le vois, il ne s'est rien passé et je me porte comme un charme.

Yvonne. – Et le roi ?

Antoine. – Il s'apprête à recevoir une personne dont tu ne devineras jamais le nom !...  
Mademoiselle Couchouron !

Yvonne. – Ce n'est pas possible.

Antoine. – En arrivant dans la chambre, je l'ai aperçue par la fenêtre et je me suis dit : –  
Antoine, c'est la providence qui t'envoie cette greluce –.

Yvonne. – Tu n'as pas dans l'idée de la présenter au roi ?

Antoine. – Pourquoi pas ? Moche comme elle est, mademoiselle Couchouron ne peut que lui  
convenir !

Yvonne. – Quelle idée !

Antoine. – On fait avec ce qu'on trouve, figure-toi.

*Le roi se présente en grande tenue d'apparat. Il est coiffé d'un chapeau original. Yvonne reprend sa contenance de servante.*

Antoine. – Votre Majesté est très en beauté, à ce que je vois.

Le roi. – Crois-tu qu'elle remarquera mon chapeau ?

Antoine. – Il est impossible de le manquer, Sire !

Le roi. – Antoine, je suppose que cette demoiselle est bien comme il faut ?

Antoine. – Elle est pure comme oie blanche.

Le roi. – Elle n'est pas trop jolie, au moins ?

Antoine. – Mademoiselle Couchouron est ce que l'on appelle communément « un boudin » !

Le roi. – Voilà qui est parfait. Redis-moi son nom ?

Antoine. – Couchouron !

Le roi. – Amène-la-moi, vite ! Je retourne m'apprêter dans ma chambre.

*Le roi repart dans sa chambre.*

Yvonne, *suspicieuse*. – Dis-donc, à t'entendre, tu as l'air de bien connaître notre voisine, toi ?

Antoine, *agacé*. – Tu n'as rien compris !... Que mademoiselle Couchouron soit une oie blanche, verte ou grise, je m'en fous !... J'ai dit simplement au roi ce qu'il voulait entendre, voilà !... Là-dessus, je m'en vais la chercher...

*Antoine sort.*

Lola. – Qui est cette femme dont on parle ?

Yvonne. – Un pot de colle qui à la manie de débarquer chez les gens à l'improviste. Quand je pense qu'hier on la mettait à la porte et qu'aujourd'hui on lui déroule le tapis rouge !

Lola. – Si Antoine la présente au roi, c'est qu'elle doit posséder des qualités.

Yvonne. – Des qualités ? A part emmerder son monde, je ne lui en trouve aucune !

Lola. – Vous entendez ? On dirait des pas.

Yvonne. – Ce sont eux... Vite ! Allons-nous-en.

*Yvonne et Lola se sauvent. Antoine arrive, accompagné de la voisine.*

La voisine. – Qu'y a-t-il de si urgent, monsieur Crespin ?

Antoine. – Mademoiselle, j'ai quelque chose d'important à vous demander.

La voisine. – Si c'est pour une démonstration, je peux aller chercher mon nettoyeur de tapis !

Antoine. – Il n'est pas question de démonstration !

La voisine. – Dommage.

Antoine. – La demande que j'ai à vous faire est un peu particulière.

La voisine, *offusquée*. – Une demande particulière ! Vous rêvez ? Je n'imaginai pas cela venant de vous, monsieur !

Antoine. – Que voulez-vous dire ?

La voisine. – Jamais un homme ne m'a fait la moindre proposition et ce n'est pas aujourd'hui que ça changera !

Antoine, *se parlant à lui-même*. – Ouf ! Elle est bien une oie blanche !

La voisine. – Me prendriez-vous pour une dame de petite vertu, par hasard ?

Antoine. – Ne vous méprenez pas, mademoiselle. Je veux simplement savoir si vous accepteriez d'aider un homme en détresse ?

La voisine. – Ca dépend qui !

Antoine. – Un malheureux, abandonné de tous et qui est sur le point de sombrer dans la mélancolie.

La voisine. – Si c'est un clochard tout pouilleux : c'est non !

Antoine. – Je ne vous parle pas d'un clochard mais d'un monarque !

La voisine. – Comment cela ? Vous voulez dire un roi ?

Antoine. – Précisément !

La voisine, *étonnée*. – C'est une plaisanterie ?

Antoine, *prétentieux*. – Pas du tout ! Il s'agit d'Aboultamoukère 1<sup>er</sup>, souverain du Baloutjistan.

La voisine. – Eh bien dites donc, si je m'attendais !

Antoine. – Alors, mademoiselle, acceptez-vous de venir en aide à ce triste sire ?

La voisine. – Qu'attendez-vous de moi, au juste ?

Antoine. – Que vous lui apportiez un peu de réconfort et...

*Antoine hésite à en dire davantage.*

La voisine. – Et quoi ?

Antoine. – Je ne sais pas, moi. Tout le reste.

La voisine. – Le reste ?

Antoine, *géné*. – Ben oui ! Vous verrez bien ce qu'il faut faire. Vous êtes une femme et les femmes sentent d'instinct ces choses-là.

La voisine. – Ce type n'est pas un sauvage, au moins ?

Antoine. – Rassurez-vous Sa Majesté est très courtoise avec les dames... Avec les hommes aussi d'ailleurs !

La voisine. – Je suis désolée mais je crains de ne pas être à la hauteur !

Antoine, *se voulant persuasif*. – Mais si ! Mais si !

La voisine. – Sincèrement, je ne peux pas accepter.

Antoine. – J'ajoute que Sa Majesté sait se montrer particulièrement généreuse.

La voisine, *dont le regard s'éclaire*. – Vous croyez qu'il m'achèterait un nettoyeur de tapis ?

Antoine. – Oh ! Une dizaine, au bas mot !

La voisine, *animée*. – Fallait le dire tout de suite ! Où est-il, ce roi ?

Antoine. – Le voilà justement qui arrive (*Le roi sort de sa chambre. Il a revêtu pour la circonstance des habits d'apparat. Le garde du corps suit son souverain et, comme à son habitude, se met à l'écart.*) Sire, je vous présente mademoiselle Couchouron.

La voisine, *au sujet du roi*. – Ciel ! Qu'est-ce que c'est que cette chose ?

Le roi. – Laissez-nous, Antoine. (*Antoine sort.*) Gente demoiselle, consentiriez-vous à m'offrir votre... Ah ! J'oublie toujours ce mot... Votre « virginal » ?

La voisine. – Mon Virgin, vous voulez dire ?

Le roi. – C'est cela, votre Virgin !... Mais n'y a-t-il pas un autre nom ?

La voisine. – Peut-être, mais le mien est ce qu'on trouve de mieux sur le marché.

Le roi. – Voilà qui est parfait.

La voisine. – Malheureusement, je ne peux pas vous l'offrir mais vous le vendre.

Le roi. – Je paierai ce qu'il faut à la condition que votre Virgin soit intact !

La voisine. – Je n'ai pas l'intention de vous refiler une seconde main... Voulez-vous que je fasse une démonstration ?

Le roi. – Ici ? Tout de suite ?

La voisine. – Non, chez moi nous serons plus à l'aise !

Le roi. – Il me semblait bien !

La voisine. – Auparavant, laissez-moi vous expliquer les rudiments de mon Virgin.

Le roi. – Ce n'est pas nécessaire, j'ai beaucoup d'expérience.

La voisine. – Le problème, c'est que le mode d'emploi n'est pas très clair.

Le roi. – Vous possédez un mode d'emploi ?

La voisine. – En dix langues.

Le roi. – Dix langues ! Comment est-ce possible ?

La voisine. – C'est normal, les amateurs viennent du monde entier.

Le roi. – Ils sont aussi nombreux ? Hâtons-nous ! Je tiens à passer avant la concurrence.

*Le roi trépigne d'impatience.*

Ma Voisine. – Ecoutez-moi d'abord.

Le roi. – Oui mais en vitesse.

Ma voisine. – La première chose à faire est de sortir votre tube télescopique !

Le roi. – Qu'entendez-vous par « tube télescopique » ?

La voisine. – Vous voyez bien ce que c'est ! L'espèce de tuyau rigide qui s'allonge quand on tire dessus !

Le roi. – Ah ! vous appelez cela un tube télescopique dans votre langue ?

La voisine. – Vous le saisissez, puis vous l'introduisez d'un coup sec dans l'orifice.

Le roi. – Immédiatement ?

La voisine. – C'est préférable, sinon vous risquez de l'oublier.

Le roi. – Ne vous inquiétez pas, cela ne m'arrive jamais.

La voisine. – Il faut pousser bien à fond pour éviter que le produit ne gicle à l'extérieur.

Le roi. – Un petit débordement n'a rien de dramatique.

Le Voisine. – Détrompez-vous ! Avec la pression, tous vos vêtements seraient aspergés.

Le roi. – Oh ! il ne faut rien exagérer.

Le Voisine. – C'est très gênant d'avoir les pieds qui nagent dans les chaussures, vous savez !

Le roi. – Au risque de vous décevoir, je n'ai pas de quoi remplir une piscine.

La voisine. – La mise en route requiert au minimum trois litres.

Le roi. – Je ferai de mon mieux, mademoiselle.

La voisine. – Ah ! Autre chose... En cas de bourrage, il faut sortir le tube pour dégager la saleté.

Le roi. – Quelle saleté ?

La voisine. – La poussière, les cheveux, les ongles, les insectes.

Le roi. – Les insectes ?

La voisine. – Morts, évidemment.

Le roi. – C'est affreux ! Ne m'avez-vous pas assuré que votre Virgin était de première main ?

La voisine. – Tout à fait ! Mais le mien, je l'utilise tous les jours.

Le roi. – Toute seule, j'espère ?

La voisine. – Ben oui, quelle question ! Ah! Autre chose : Etes-vous allergique aux acariens ?

Le roi. – Aux quoi ?

La voisine. – Les acariens sont des micro-organismes qui propagent des maladies.

Le roi. – Ah ! Vous faites bien d'en parler. J'ai horreur des maladies !

La voisine. – Il est prévu une protection spéciale qu'il faut remplacer après chaque utilisation !

Le roi. – Ne vous inquiétez pas. Je possède mes protections personnelles.

La voisine. – Vraiment ? Quel homme prévoyant vous êtes !

Le roi. – Des vessies de gazelles mâchouillées par un chameau et assouplie 24 heures dans l'urine de gnou ! Ca peut servir 10 fois.

La voisine. – Les nôtres sont lavables en machine.

Le roi. – Ah ! Si vous saviez comme j'ai hâte de découvrir votre trésor !

La voisine. – Laissez-moi terminer. Quand tout est en place, le travail peut commencer.

Le roi. – Le meilleur est à venir !

La voisine. – Il suffit d'imprimer de légers mouvements de va-et-vient : en avant, en arrière, en avant, en arrière.

Le roi. – Mademoiselle, Je n'y tiens plus. Mon tube télescopique frétille de plus en plus.

La voisine, *se parlant à elle-même*. – Qu'est-ce qu'il raconte, là ? Il n'a rien compris.

Le roi. – En avant, en arrière ! Que c'est beau, la nature !

La voisine. – Oui et il ne faut pas avoir peur d'insister.

Le roi. – Insister ! Ah ! que c'est bon d'entendre cette expression dans la bouche d'une femme ! Comment t'appelles-tu ?

La voisine, *surprise par la familiarité du roi*. – Je vous demande pardon ?

Le roi. – Dis-moi ton nom ?

La voisine, *timide*. – Valentine.

Le roi. – C'est un beau nom !

La voisine. – Oh ! Sire, vous me faites rougir.

Le roi. – Ah ! Valentine, tu me fais tourner de l'œil !

La voisine. – Alors, il faut appeler un docteur.

Le roi. – Ta présence m'emplit de vapeurs délicieuses.

La voisine, *inquiète*. – A ce point ?

Le roi, *exalté*. – Valentine, tu es belle comme un palmier !

La voisine. – Comment dois-je le prendre ?

Le roi. – Tes seins en sont les régimes !

La voisine. – Allons ! Allons !

Le roi. – Des régimes de dattes, gorgés de jus, que je veux saisir à pleine main !

La voisine, *se sentant harcelée*. – Maintenant, il se fait tard et je dois rentrer chez moi.

Le roi. – Non. Ne pars pas !

La voisine. – Je crois qu'il vaut mieux remettre la démonstration à plus tard.

Le roi. – Je t'en prie, ne me refuse pas ton Virgin !

La voisine. – Ah ! Si on en revient à des aspects strictement professionnels, c'est différent.

Le roi. – Emmène-moi chez toi ! Vite.



La voisine. – Intéressé comme vous l'êtes, j'espère que vous m'achèterez au moins dix Virgin ?

Le roi. – Dix Virgin ? Tu possèdes dix Virgin à toi toute seule ? Les femmes d'ici sont vraiment extraordinaires !

La voisine, *en aparté, au public*. – Cette fois, je sens que je vais réaliser l'affaire de ma vie.

*Le roi et la voisine sortent.*

***Fin du deuxième acte***

*Troisième acte*

*Yvonne prend le café au salon en compagnie de mademoiselle Couchouron. Cette dernière arbore une tenue excentrique qui contraste avec les vêtements vieillots qu'elle portait dans les actes précédents. De plus, elle semble s'être épanouie depuis sa rencontre avec le roi.*

Yvonne. – Encore un peu de café, mademoiselle ?

La voisine. – Volontiers.

*Yvonne fait le service.*

Yvonne. – Ainsi donc, le roi habite chez vous depuis déjà deux jours ?

La voisine. – Ah ! Madame Crespin, je vis en ce moment un authentique conte de fée. Vous, qui êtes mariée devez savoir ce que c'est ?

Yvonne. – Avec Antoine, le conte de fée a été très bref, vous savez !

La voisine. – Moi, j'ai l'impression qu'il durera une éternité.

Yvonne, *désabusée*. – C'est toujours ce qu'on pense, au début.

La voisine. – Aboul et moi sommes vraiment faits l'un pour l'autre.

Yvonne. – Aboul ?

La voisine. – Oui, il veut que je l'appelle par son petit nom. « Aboul », c'est mignon, non ?

Yvonne, *ne voulant pas contredire sa voisine*. – Très !

La voisine. – Entre femmes, je peux vous dire que les orientaux connaissent des pratiques d'un raffinement délicieux.

Yvonne. – Vous avez bien de la chance.

La voisine. – En deux jours, j’ai découvert davantage que la plupart des femmes durant toute leur existence.

Yvonne. – Et vos aspirateurs ?

La voisine. – Aboul m’en a commandé cinq cents d’un coup.

Yvonne. – Quel client !

La voisine. – Il a même pris une option sur cinq cents autres.

Yvonne. – Dites-moi, arrive-t-il au roi de faire allusion à la situation politique de son pays ?

La voisine, *sèchement*. – Jamais ! Si vous voulez mon avis, il a définitivement tiré un trait sur son passé (*Yvonne paraît contrariée par la réponse*) ... A propos, savez-vous que mon bien-aimé ne tarit pas d’éloges à votre égard ?

Yvonne. – Comment cela ?

La voisine. – Il n’est pas loin de vous trouver aussi ravissante que ses propres épouses.

Yvonne. – La comparaison est flatteuse.

La voisine. – Le roi m’a également parlé d’une servante qui serait à votre service !

Yvonne. – Ah oui, une servante !

La voisine. – Comment s’appelle-t-elle, déjà ?

Yvonne. – Ninette.

La voisine. – C’est curieux, je ne l’ai jamais rencontrée ?

*On sonne à la porte.*

Yvonne, *qui va ouvrir tout en parlant*. – Mon mari et moi tenons beaucoup à ce que le personnel reste discret.

Le ministre. – Bonjour, madame Crespin.

Yvonne. – Entrez, monsieur le ministre. (*Le ministre est accompagné de sa conseillère en communication.*) Permettez-moi de vous présenter mademoiselle Couchouron.

Le ministre. – Mes hommages, mademoiselle.

*Le ministre lui fait le baise-main.*

La voisine, *sur un ton précieux*. – Le roi m’a beaucoup parlé de vous, monsieur le ministre.

Le ministre. – Vraiment ?

La voisine. – En bien, évidemment !

Le ministre. – J'en suis fort honoré.

La voisine. – Je reviens d'avoir fait les boutiques avec madame Crespin... Elle a été de bon conseil, ne trouvez-vous pas ?

*Mademoiselle Couchouron se pavane dans ses nouveaux vêtements.*

Le ministre, *qui ne veut pas lui déplaire.* – Tout à fait.

La voisine, *au ministre.* – Pensez-vous que le roi appréciera ?

Le ministre, *ne voulant pas la contrarier.* – Il n'y a aucun doute là-dessus. Qu'en dites-vous, madame de Baty ?

La conseillère, *cherchant à la flatter.* – Sa Majesté tombera inmanquablement sous le charme.

La voisine, *s'approchant du chef de cabinet.* – Et mon parfum ? Sentez-vous mon parfum ?

Le ministre, *tout en étant incommodé.* – Il est tout bonnement exquis !

*La voisine fait sentir le parfum à madame de Baty.*

La conseillère. – Vous possédez là un parfum sublime, mademoiselle.

Le ministre. – Puis-je vous demander comment se porte Sa Majesté ?

La voisine. – Depuis que nous sommes ensemble, sa santé est resplendissante !

Le ministre. – Hum ! Je ne veux pas être un oiseau de mauvaise augure mais la situation au Baloutjistan s'aggrave de jour en jour...

La voisine. – C'est bien possible !

Le ministre. – Seul un geste fort du roi permettrait de sauver la situation. ... (*Mademoiselle Couchouron se parfume et ne porte aucun intérêt aux propos du ministre.*) Mademoiselle, pourriez-vous lui demander ? ...

La voisine, *l'interrompant.* – Je vous préviens que je ne fais pas de politique !

Le ministre. – Vous seule êtes en mesure de le convaincre de...

La voisine, *l'interrompant une nouvelle fois.* – Je n'ai nulle intention de tourmenter mon bien-aimé avec de nouveaux soucis. Il en a déjà eu sa part, il me semble !

Le ministre. – Permettez-moi d'insister.

La voisine, *agacée*. – Bon ! Maintenant, il est temps que je rentre chez moi.

Yvonne. – Déjà ?

La voisine. – Mon Aboul doit commencer à se languir de mon absence !

Yvonne. – Si le cœur vous en dit, revenez. Vous serez toujours la bienvenue, mademoiselle.

La voisine. – Merci. Au revoir tout le monde.

*La voisine sort en saluant d'une manière ostentatoire.*

Le ministre. – Vous avez vu ? Cette péronnelle se prend carrément pour la « Pompadour ».

Yvonne. – C'est fou ce qu'elle a changé en deux jours.

Le ministre, *sèchement à Yvonne*. – Vous y êtes un peu pour quelque chose, il me semble ?

Yvonne. – Moi ?

Le ministre. – Quelle idée de l'avoir accompagnée dans les boutiques ?

Yvonne. – C'est vous qui avez insisté pour que je la surveille.

Le ministre. – Je vous ai demandé de me rapporter ses faits et gestes, pas de la transformer en une cocotte excentrique...

Yvonne. – Je vous signale que je ne suis pour rien dans ce qu'elle achète.

*Arrivée d'Antoine.*

Le ministre. – Ah ! Monsieur Crespin. Les choses ne s'arrangent pas, mais alors, pas du tout.

Antoine. – Que se passe-t-il ?

Yvonne. – Mademoiselle Couchouron refuse de nous aider.

Antoine. – C'était à prévoir.

Le ministre. – Cette fois, je crois que nous pouvons dire adieu aux Botocubus... et moi à ma carrière ministérielle.

Antoine. – Votre carrière ?

Le ministre. – Si à la fin de la journée, la situation reste en l'état, je serai contraint de démissionner.

Antoine. – Oh ! ce serait dommage.

Le ministre, *dépité*. – Je me suis battu vingt ans pour décrocher ce porte-feuille !

Antoine. – A quoi ça tient, tout de même ! Un petit monarque de rien du tout arrive et hop, en deux jours, il vous fout une carrière est en l'air.

Yvonne. – C'est trop bête ! Il doit bien y avoir moyen de détacher le roi de cette voisine de malheur ?

Antoine. – On pourrait demander à Lola de tenter une nouvelle manœuvre de séduction.

Le ministre. – C'est impossible. Lola ne reviendra plus.

Antoine. – Pourquoi ?

Le ministre. – Elle ne plaisait pas au roi, il n'y avait donc aucune raison de prolonger son contrat.

Antoine, *déçu*. – C'est que je m'étais fait à sa présence, moi !

Yvonne. – Vous avez eu raison de nous défaire de cette allumeuse, monsieur le ministre. Elle prenait bien trop de place... (*Elle regarde son mari d'un air sévère.*) Surtout auprès de certains !

Le ministre. – Madame de Baty, vous qui êtes experte en communication, devriez pouvoir nous aider.

La conseillère. – Je ne vois qu'une solution : faire en sorte que mademoiselle Couchouren succombe aux charmes d'un galant et s'arranger pour que le roi l'apprenne.

Le ministre. – Vous savez bien que c'est impossible ! Elle est trop éprise de lui.

La conseillère. – Détrompez-vous. Une femme qui découvre pour la première fois les délices de l'amour ressent une irrésistible soif de désir qui la rend accessible aux passions.

Yvonne, *étonnée par les propos de la conseillère*. – C'est bizarre ! Je ne me rappelle pas avoir eu aussi soif, moi !

Antoine, *à sa femme*. – Je t'ai toujours dit que tu n'étais pas normale.

La conseillère. – Sans le savoir, le roi a éveillé chez sa maîtresse des sentiments dont d'autres pourraient profiter.

Le ministre. – Quels « autres » ? Là est tout le problème.

La conseillère. – On trouve sur Internet une multitude d'étalons prêts à monnayer leurs services.

Le ministre. – Nous n'avons pas le temps d'aller sur Internet. Il faut agir tout de suite.

La conseillère. – Tout de suite, cela me paraît difficile, monsieur le ministre.

Le ministre. – Monsieur Crespin, votre charme a opéré sur le roi, l'autre jour ?

Antoine. – Ca y est, le voilà qui remet ça !

Le ministre. – Il n'y a pas de raison que votre voisine n'y soit pas sensible, elle aussi.

Antoine, *qui a compris*. – Non, non et non !... J'ai déjà assez donné comme ça !

Le ministre. – Cette fois, il s'agit d'une femme.

Antoine, *excédé*. – Mademoiselle Couchouron tient davantage du boudin que d'une femme !

Le ministre, *solennel*. – Monsieur Crespin, le devoir vous appelle.

Antoine. – Je digère mal le boudin, même en le mangeant par devoir.

Le ministre. – Comment peut-on être aussi obstiné ?

Antoine. – J'en ai marre à la fin. Il y a deux jours, je devais remplacer le bouc et aujourd'hui on me demande de faire le cheval !... Et puis, je ne plais pas aux femmes. Demandez à mon épouse, vous verrez bien !

Yvonne. – Je confirme : Antoine leur plaît tellement peu que s'il lui prenait l'idée d'aller voir les prostituées, elles se sauveraient en le voyant arriver !

Antoine. – Ce n'est pas vrai, elles ne se sauvent pas !

Yvonne, *surprise*. – Qu'est-ce que tu dis ?

Le ministre. – Vous vous êtes trahi, monsieur Crespin.

Antoine, *qui se reprend*. – Ma langue a fourché. Je voulais dire « Elles ne se sauveraient pas »... Si j'allais les voir... Mais comme, je n'y vais pas... il n'y a pas de raison qu'elles se sauvent (*Il constate que sa femme lui lance un regard incrédule.*)... Puisqu'elles ne me voient pas ! C'est clair, non ?

Yvonne, *ferme*. – Non !

Le ministre, *à Yvonne*. – Personnellement, je trouve à votre mari un charme certain qui, rappelez-vous, n'a pas échappé au roi. Si j'étais une femme, croyez bien que...

Antoine, *l'interrompant*. – Oh ! je vous en prie, c'est bon ainsi !... Mais pourquoi diable est-ce toujours à moi de faire ces choses. Je trouve que ce devrait être chacun son tour !

Le ministre. – Moi, c'est impossible. Vous le savez très bien.

Antoine. – Pourquoi ? Parce que vous êtes ministre, c'est ça ?

Le ministre. – Exactement. Me prêter à une telle mise en scène serait indigne de ma condition.

Antoine. – Ma condition n'est pas moins honorable que la vôtre, je vous signale.

Le ministre, *sentencieux*. – Nous ne sommes pas du même monde, cher monsieur.

Antoine. – C'est ça ! Moi, je proviens peut-être d'un monde où il faut se laisser arranger par le premier venu, sans doute ?

Le ministre. – Quel langage ! Mon Dieu, quel langage !

Yvonne. – Monsieur le ministre, vous pourriez au moins essayer ?

Le ministre. – C'est hors de question.

La conseillère. – Sauf votre respect, monsieur. Cette fois, je pense que vous êtes bien l'homme de la situation.

Le ministre. – Un peu de sérieux, madame !

La conseillère. – Mademoiselle Couchouron s'est accoutumée au style raffiné de son royal amant.

Le ministre. – Et alors ?

La conseillère. – Vos manières mondaines et votre langage châtié toucheront davantage son cœur que le parler vulgaire de monsieur Crespin.

Antoine, *qui jubile*. – Pour une fois, ça fait du bien d'être pris pour un rustaud.

La conseillère. – D'autre part, rien de tel qu'un ministre pour flatter l'ego d'une personne prétentieuse.

Antoine. – Vous voyez ? Je n'ai aucune chance, tandis que vous...

Le ministre. – Non ! Je ne me vois pas faire une chose pareille.

Yvonne. – Réfléchissez ! Vous avez tout à gagner !

Le ministre. – Mais je n'ai jamais séduit une femme de ma vie !

Antoine. – Et alors ? Faut un début à tout.

Yvonne. – Pensez à votre porte-feuille de ministre. Si vous le perdez, que deviendrez-vous ?

Le ministre, *songeur*. – C'est vrai, ça. En dehors de ministre, je ne sais rien faire.

Antoine. – Il y a aussi le contrat concernant les Botocubus !

Le ministre. – Bon sang, les Botocubus ! Je les avais complètement oubliés !

Yvonne. – En vous déroband, vous prendriez une responsabilité énorme.



Antoine. – Vous auriez les victimes de la malaria sur la conscience.

Le ministre, *à la conseillère*. – Etes-vous certaine qu'il faut en passer par là, madame ?

La conseillère. – Absolument !

Le ministre. – Alors, soit, j'accepte de me sacrifier.

Antoine, *sarcastique*. – Vous deviendrez célèbre. On écrira sur votre tombe : « Ci-gît le ministre qui s'est tapé un boudin pour le bien de l'humanité ! ».

Le ministre. – Madame de Baty, je m'en remets à vos conseils.

La conseillère, *au ministre*. – Votre chauffeur peut-il m'apporter la sacoche que j'ai laissée dans la voiture ?

Le ministre, *qui téléphone sur son portable*. – Albert... Montez la sacoche de Madame, je vous prie.

La conseillère. – Voilà comment nous allons procéder : dans un premier temps, Antoine amènera mademoiselle Couchouron ici pour que monsieur le ministre lui sorte le grand jeu.

Le ministre. – La séduction est un jeu auquel je ne m'entends guère.

Antoine, *ironique*. – Evidemment, cela ne s'apprend pas en polytechnique !

La conseillère. – Dans un second temps, Antoine s'arrangera pour que le roi vous surprenne au moment précis où vous l'enlacez.

Le ministre, *dubitatif*. – Enlacer... avec les bras ?

Antoine. – Evidemment ! Pas avec les jambes... Enfin, pas tout de suite !

Le ministre. – Je vous préviens, mon éducation m'interdit tout geste licencieux.

Antoine. – Mon éducation ! Ecoutez-moi ça !

La conseillère. – Si vous ne parvenez pas à la séduire, il vous faudra à tout le moins l'attendrir.

Le ministre. – De quelle manière ?

La conseillère. – En l'apitoyant.

Le ministre. – Qu'est-ce que je vais lui raconter ?

La conseillère. – L'histoire de votre vie.

Le ministre. – Ma vie n'a vraiment rien de passionnant.

La conseillère. – Inventez. Relatez-lui une existence misérable digne d'un roman de Zola. Il faut de la douleur, du sang et larmes... beaucoup de larmes !

*On sonne à la porte. Yvonne ouvre au chauffeur qui amène la sacoche.*

Le ministre. – Et après lui avoir raconté ma vie ?...

La conseillère, *sur un ton pathétique*. – Vous irez vous blottir contre sa poitrine en sanglotant.

Le ministre. – Sa poitrine, mon Dieu !

Antoine. – Ciel, cachez-moi ce sein que je ne saurais voir !

Le ministre. – Elle me repoussera.

La conseillère. – Sûrement pas. Une femme ne peut être qu'attendrie par un homme qui vient se blottir contre elle.

Yvonne. – Ah bon ?

Antoine, *à Yvonne*. – Ben oui. Je t'ai toujours dit que tu n'étais pas normale.

Le ministre. – Je suppose que c'est à ce moment que monsieur Crespin introduira le roi ?

La conseillère. – Exactement. Toute l'action devra être coordonnée avec la précision d'un horloger.

Le ministre, *à la conseillère*. – C'est quand même risqué, vous ne trouvez pas ?

La conseillère. – Qui ne risque rien n'a rien, monsieur ! ...Allons ! En avant pour la première phase du plan ! Monsieur Crespin, voulez-vous aller chercher mademoiselle Couchouron, je vous prie ?

Antoine. – Qu'est-ce que je vais lui dire ?

La conseillère. – N'importe quoi, pour autant qu'elle vienne.

*Antoine obtempère.*

Le ministre. – Madame de Baty, je n'ai guère de dispositions pour parler aux dames.

La conseillère. – Rassurez-vous. Je serai là pour vous y aider. (*Elle sort de sa sacoche deux petits objets qu'elle montre au Ministre.*) Vous voyez cet appareil, monsieur le ministre ?

Le ministre. – Qu'est-ce que c'est ?

La conseillère. – Un émetteur-récepteur miniature qui m'a été prêté par le service de contre-espionnage.

Yvonne. – On se croirait dans un film de James Bond.

La conseillère. – J’écouterai votre conversation d’une pièce voisine et vous indiquerai ce que vous devrez dire par l’intermédiaire de cette oreillette... Bon ! Nous allons procéder à un essai... madame Crespin, voulez-vous aller dans une des chambres et parler dans ce micro, s’il vous plaît ? (*Elle donne le micro à Yvonne, qui obtempère.*) Maintenant, monsieur le ministre, je vous demande de bien vouloir placer cette oreillette dans votre conduit auditif.

Le ministre, *qui se révèle plutôt gauche.* – Ah ! ce n’est pas évident.

La conseillère. – Ne l’enfonchez pas trop profondément, sinon vous serez dérangé par des bourdonnements...Entendez-vous la voix de madame Crespin ?

Le ministre. – Faiblement. Vous avez raison, ça bourdonne !

La conseillère. – Dans ce cas, vous devez rectifier le positionnement de l’oreillette...Encore une chose : ne confondez pas mes paroles avec celles de mademoiselle Couchouron.

Le ministre. – J’y veillerai.

La conseillère. – Et surtout ne me répondez jamais à voix haute ! Soyez vigilant. Cela arrive fréquemment quand on a pas l’habitude.

Le ministre, *qui chipote fébrilement dans son oreille.* – Ah ! Toujours ces bourdonnements !

La conseillère. – Maintenant, monsieur, vous devez vous détendre.

Le ministre. – Mais je suis détendu.

La conseillère. – Pas du tout. Vous êtes raide comme un bout de bois... Asseyez-vous ! Allons, relâchez vos épaules et souriez !

*Le ministre sourit en exagérant la mimique.*

La conseillère. – Plus naturel, le sourire.

Le ministre. – Comme ça ?

La conseillère. – J’entends des pas ! Bonne chance.

Le ministre. – Soufflez-moi bien tout ce que je dois dire, madame ! (*La conseillère va rejoindre Yvonne dans la pièce voisine.*) Ah ! Dans quoi est-ce que je me suis embarqué, moi ?

*Mademoiselle Couchouron arrive.*

*La voisine.* – Vous désirez me parler, monsieur le ministre ?

Le ministre, *qui tente de se donner une contenance*. – Je vous en prie. Approchez, Mademoiselle !

*Le ministre reste muet plusieurs secondes. Il tend l'oreille en attendant les messages de madame de Baty. La voisine s'interroge.*

La voisine, *déconcertée*. – Hum ! Je suis là !

Le ministre. – Ah, voilà ! Ca vient. ... Excusez-moi, j'étais distrait.

La voisine. – Qu'avez-vous à me dire ?

Le ministre, *qui introduit fébrilement son auriculaire dans le conduit de son oreille pour remettre en place l'oreillette*. – Je n'entends rien.

La voisine, *qui élève l'intensité de sa voix*. – Je vous demande ce que vous avez à me dire.

Le Ministre. – Allô !

La voisine. – Vous attendez une communication téléphonique ?

Le ministre, *confus*. – Pas du tout... Hum... Quand je réfléchis, je m'appelle moi-même, vous comprenez ? ... Voilà, c'est revenu !... (*Il répète ce qu'il entend dans l'oreillette. La conseillère lui souffle à chaque fois des parties de phrases entrecoupées d'un silence, ce qui donne une expression saccadée et artificielle.*) Mademoiselle, notre rencontre de tout à l'heure... a été pour moi... une révélation... Quand je vous ai aperçu... j'ai compris... que ...

*Le ministre s'arrête de parler car il a une nouvelle fois perdu la communication avec sa conseillère. Il se tapote fébrilement l'oreille.*

La voisine, *dubitative*. – Vous avez compris... que quoi ?

Le ministre, *qui perd ses moyens*. – Que quoi ? Justement, vous posez là une question capitale !

La voisine, *qui s'apprête à partir*. – Excusez-moi, je n'ai guère de temps. Il faut que je rentre chez moi.

Le ministre, *qui la retient*. – Ah non ! Vous n'y pensez pas ?

La voisine. – Nous pourrions reprendre cette conversation plus tard.

Le ministre, *qui entre de nouveau en communication avec madame de Baty*. – Attendez, ça revient ! (*Confus.*) Il faut que les idées se mettent en place, vous comprenez ?

La voisine. – Ca vous demande beaucoup de temps, à ce que je vois.

Le ministre. – Qu'est-ce que je disais encore ?

La voisine, *agacée*. – Vous me disiez avoir compris quelque chose...

Le ministre, *qui répète ce qu'il entend dans l'oreillette*. – Ah oui ! J'ai compris que... vous êtes la femme... que j'attends depuis toujours !

La voisine. – Mais qu'ont donc tous les hommes après moi ces temps-ci ? (*Les bourdonnements continuent à indisposer Antoine. Elle le voit qui dodeline de la tête et se frappe l'oreille.*) Voulez-vous un coton-tige ?

Le ministre, *reprenant sa contenance normale*. – Non, merci ! C'est passé.

La voisine. – Je connais un excellent O.R.L.

Le ministre. – Ce n'est pas d'un docteur dont j'ai besoin mais de quelqu'un qui puisse m'écouter.

Le Voisine. – Vous écoutez ?

Le ministre, *plaintif*. – Vous n'imaginez pas ce que j'ai souffert durant ma vie.

La voisine. – On ne dirait pas à vous voir ainsi... Mais pourquoi me parlez-vous de votre vie ?

Le ministre. – Parce qu'à vous, je sens que je peux tout dire.

La voisine. – Quelle idée ! Vous ne me connaissez même pas !

Le ministre, *qui s'est approché de la porte derrière laquelle se tient la conseillère en communication*. – C'est vrai que je ne la connais pas... Qu'est-ce que je répons?... Vous en êtes sûre ? (*La voisine est intriguée par son attitude. Soudain, il revient vers elle.*) Mademoiselle, je suis seul au monde... Il n'y a que vous qui puissiez m'aider.

La voisine. – Vous devez bien avoir une famille ?

Le ministre. – Hélas, non ! Elle a disparu.

La voisine. – C'est terrible ce que vous dites-là !

Le ministre. – Charles-Henri !

La voisine. – Pardon ?

Le ministre. – Appelez-moi « Charles-Henri », pour me faire plaisir.

La voisine. – Hum ! Qu'est devenue votre mère, Charles-Henri ?

Le ministre. – Elle est morte en me mettant au monde.

La voisine. – Une crise d'éclampsie, sans doute ?

Le ministre, *qui ne sait quoi répondre*. – Non !... une... une noyade.

La voisine. – Quel drame ! Où est-ce arrivé ?

Le ministre, *qui improvise mal*. – Dans... dans du liquide !... (*Se parlant à lui-même.*) Qu'est-ce que je raconte moi ? ... En réalité, l'hôpital a été inondé !

La voisine. – Et votre père ?

Le ministre. – Mon père ?... Eh bien... Il est devenu fou... C'est ça, oui. Il est devenu fou !

La voisine. – Oh ! le pauvre homme.

Le ministre. – Il a attrapé la phobie de l'eau, alors il s'est sauvé.

La voisine. – Où cela ?

Le ministre. – Où ? (*hésitant.*) Vous me demandez où ?... En Afrique, dans le désert.

La voisine. – C'est une excellente idée de se retirer dans le désert, quand on a peur de l'eau. J'imagine que vous avez été le retrouver là-bas ?

Le ministre. – Oui, mais... ! Je ne devrais pas vous expliquer ces choses-là. C'est trop pénible.

La voisine. – Parlez, au contraire. Cela soulage.

Le ministre. – Eh bien... en arrivant dans le désert, j'ai appris qu'il était mort.

La voisine. – Lui aussi ? Et bien, dites-le ! Qu'était-il arrivé ?

Le ministre. – Oh !... (*Il entend de nouveau la conseillère et répète les paroles qu'il croit comprendre.*) Il a été... dévoré par un lion !

La voisine. – C'est atroce... Tiens ! Ça vit dans le désert, les lions ?

Le ministre. – Ah !... Euh !... Normalement non... mais ce lion-là s'était égaré !

La voisine. – C'est vraiment pas de chance. Au fait, comment savez-vous qu'il a été dévoré ?

Le ministre. – Quand la bête a été retrouvée, elle tenait les sandales de mon père dans sa gueule, comme ça...

*Le ministre mime le lion en montrant ses dents.*

La voisine. – Pauvre lion, va ! C'est terriblement indigeste des sandales ! Si ça tombe, il a du les vomir !

Le ministre. – Voilà ce qu'a été ma vie, mademoiselle !

La voisine. – Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle n'a pas été rigolote du tout !

Le ministre. – Depuis que mes proches m’ont quitté, je suis seul au monde ! (*Il se rapproche d’elle.*)... Enfin, j’étais seul au monde !

La voisine. – Que voulez-vous dire ?

Le ministre. – Maintenant que vous êtes là, je me sens moins seul.

La voisine, *troublée*. – Oui... Si on veut !

Le ministre. – Mais je veux, mademoiselle, je veux que vous restiez auprès de moi.

La voisine, *se parlant à elle-même*. – Qu’ont donc tous ces hommes à ne plus pouvoir se passer de moi ?

Le ministre. – Laisse-moi t’appeler Valentine ?

La voisine. – Si cela peut faire votre bonheur.

Le ministre. – Ah, Valentine, Valentine !

*La communication avec la conseillère est, une fois de plus, rompue.*

La voisine. – Oui ?

Le ministre, *à cours d’inspiration*. – Ah ! Valentine, Valentine !... Ah ! Valentine, Valentine !

La voisine. – Faudrait penser à changer le disque !

Le ministre. – Valentine, Valentine !... (*Il entend de nouveau sa conseillère.*) Valentine, tu es mon soleil !

La voisine, *troublée*. – Je suis désolée, mais maintenant, il est faut que j’y aille.

Le ministre. – Ne m’abandonne pas, je t’en supplie.

La voisine. – Allons, monsieur le ministre, ressaisissez-vous !

Le ministre, *qui feint de perdre conscience et se laisse tomber dans les bras de la demoiselle*. – Aaaah !

La voisine. – Mon Dieu, que vous arrive-t-il ? (*Le roi arrive silencieusement dans la pièce, suivi de son garde du corps.*) Charles-Henri ?... (*Elle lui tapote le visage pour lui faire reprendre ses esprits.*) Regardez-moi, Charles-Henri ! Ouvrez les yeux et regardez-moi... Me voyez-vous ?

*Le roi.* – Valentine !

La voisine, *qui sursaute à la vue du roi*. – Aboul !

Le roi. – Que fait ce mâle dans tes bras ?

La voisine, *déconcertée*. – Rien du tout !

Le roi. – Toi, que je traitais en reine... Tu te livres à des pratiques sataniques ?

La voisine, *qui s'avance vers le roi*. – Je n'ai rien fait. C'est lui qui...

Le roi, *qui la repousse*. – Arrière ! Femelle diabolique !

La voisine. – Voyons, Aboul. C'est un malentendu !

Le roi. – Hors de ma vue, créature maléfique ! Tu es répudiée !

*Le garde du corps soulève mademoiselle Couchouron et, malgré ses protestations véhémentes, la transporte en dehors de l'appartement.*

Le ministre, *qui feint de reprendre conscience*. – Oh, Sire ! Vous, ici ?

Le roi. – Vous n'avez plus rien à craindre, monsieur le ministre.

Le ministre. – Que s'est-il passé ?

Le roi. – Cette garce vous envoûtait en vous hypnotisant.

Le ministre. – M'envoûter, moi ?

Le roi. – Elle vous adressait des paroles apaisantes afin d'endormir votre méfiance.

Le ministre, *qui feint la surprise*. – Ca alors !

Le roi. – Par bonheur, je suis arrivé à temps.

Le ministre. – Vous êtes mon sauveur, Sire !

Le roi. – Jamais je n'aurais dû accorder ma confiance à cette femme !

Le ministre. – Vous seriez bien avisé de l'oublier au plus vite, Sire.

Le roi. – C'est fait ! Je l'ai déjà répudiée.

*Arrivée de madame de Baty, d'Yvonne et d'Antoine.*

La conseillère. – Sire, nous sommes heureuses de vous retrouver.

Le roi. – Arrière, sorcières !

Le ministre. – Sire, toutes les femmes ne ressemblent pas à mademoiselle Couchouron !



Le roi. – Votre pays est rempli d'ensorceleuses. Aussi, est-il hors de question que j'y demeure plus longtemps.

Le ministre. – Votre Majesté envisage sans doute retourner au Baloutjistan afin d'y reconquérir son trône ?

Le roi. – C'est impossible, vous le savez très bien.

Le ministre. – Vos sujets vous sont restés fidèles. Ils n'attendent qu'un signal de votre part pour se soulever.

Le roi. – Mes sujets ! C'est vrai, je les avais oubliés.

Le ministre. – Vous vous devez à eux, Sire.

Le roi. – Monsieur le ministre, vous êtes de bon conseil... Je vais prier Moktar de préparer mon départ.

*Le roi appelle son garde du corps revenu entre temps pour lui donner ses instructions. Pendant qu'ils communiquent en aparté, le ministre s'adresse à la conseillère.*

Le ministre. – Dites ! Vous m'avez fait dire n'importe quoi, tout à l'heure.

La conseillère. – Je vous ai soufflé « un avion », pas « un lion » ! Et je n'ai pas dit « dévoré » mais « écrasé » !

Le ministre. – Ah ! Il fallait dire « un avion s'est écrasé ». Moi j'avais compris : « un lion l'a dévoré ». Avec les bourdonnements, ça sonnait pareil.

*Le téléphone portable du ministre sonne.*

Le ministre. – Oui !... Les épouses de Sa Majesté sont de retour. Vous en êtes certain ? (*Le roi fait des gestes de dépit.*) ... ..Très bien !

*Le ministre éteint son portable.*

Le roi. – Non, non, je ne veux plus les voir !Elles me parleront encore de mon frère et ça me donnera des complexes.

Le ministre. – A ce que j'ai compris, elles viennent annoncer une nouvelle importante.

*La porte s'ouvre. Les deux femmes entrent et courent se prosterner aux pieds du roi en pleurant.*

Indhira. – Nous implorons votre pardon. Oh ! Maître adoré !

Jasmina. – Nous nous repentons de vous avoir trahi...

Indhira. – Et promettons de vous servir et vous vénérer jusqu'à la fin de nos jours.

Le roi, *fier*. – Ah ! Voilà enfin des femmes comme je les aime. Mais cela n’efface pas l’outrage qu’elles m’ont fait subir !

Indhira. – Que Votre Majesté me fouette jusqu’au sang pour me punir...

Jasmina. – Qu’Elle me pende par les pieds...

Indihra. – Qu’Elle me donne la fessée ...

Le roi. – Patience ! Les réjouissances, ce sera pour plus tard !

Jasmina. – Oh merci maître, merci !

Le roi. – Maintenant, expliquez-moi ce qui vous arrive.

Indhira. – Votre ignoble frère nous a toutes abandonnées.

Le roi. – C’était écrit. Il faut toujours se méfier des hommes qui inondent trop.

Jasmina. – Il y a encore autre chose, Sire !

Indhira. – Une armée étrangère a envahi notre pays et mis nos troupes en déroute.

Le roi. – Ce n’est pas possible ! Laquelle ?

Jasmina. – L’armée du Taboulistan !

Le roi. – Foutaise ! Le président de ce pays est un ami.

Jasmina. – Justement. Un agent étranger l’aurait convaincu d’envoyer ses troupes afin de vous rétablir sur votre trône, Sire !

Le roi. – Quel est cet étranger à qui je dois mon salut ?

Antoine. – Hum ! C’est moi, Sire.

Le roi. – Toi ?

Le ministre. – Vous !

Antoine. – Un de mes amis habite au Taboulistan. Je savais qu’il entretenait des liens d’amitiés avec le président, alors je lui ai demandé d’aller plaider votre cause auprès de lui.

*D’un claquement de doigt, le roi envoie son garde du corps dans sa chambre.*

Le ministre. – Vous êtes notre sauveur, monsieur Crespin.

Le roi. – Antoine, ton dévouement mérite une grande récompense.

Antoine, *méfiant*. – Je ne suis guère porté sur les récompenses, Sire !

*Le garde du corps apporte au roi un chapeau excentrique qui ressemble à celui des hauts dignitaires de l'empire ottoman.*

Le roi. – Antoine Crespin, je t'élève au titre honorifique de « Grand Vizir » pour service rendu à la nation du Baloutjistan et à son roi !

*Le roi dépose le chapeau sur la tête d'Antoine.*

**La suite du texte peut être obtenue auprès de l'auteur :**

**[Ch.istace@skynet.be](mailto:Ch.istace@skynet.be)**